



“ CONNAISSANCE DU THÉÂTRE ”

Un stage de formation
dans le cadre du Festival d'Avignon
du 13 au 18 juillet 2018

Production des ateliers d'écriture

THYESTE

Vendredi 13 juillet
21h30

Cour d'honneur du
Palais des Papes

Durée : 2h30

L'histoire de ce crime si terrible a semble-t-il fait dévier le soleil de son orbite en l'entendant. Alors qu'Atrée règne en paix sur Mycènes, son jumeau, Thyeste, séduit sa femme et s'empare du bélier d'or. Devant ce double vol, Atrée a la vengeance furieuse et sert à celui qui était son frère la chair de ses enfants en banquet. Parmi les tragédies de Sénèque, celle que Thomas Jolly choisit de présenter est la plus extrême, la plus sauvage et la plus surnaturelle aussi. Les sujets - l'adultère, le vol,

l'infanticide et le cannibalisme – sont irréprésentables et les moyens inventés pour les mettre en œuvre - la douleur, la rage et le néfaste – implacables. Sans doute parce que Thyeste n'est pas la seule victime de cet attentat qui paralyse la pensée...

La transformation radicale et subite d'Atrée en monstre est à l'image de l'effondrement de l'ordre du monde. Plus d'équilibre, plus d'harmonie. L'ensemble se fait sous le regard du futur, « une jeunesse impuissante face aux chaos dans lequel elle devra vivre et grandir ». Thyeste est une manière pour Thomas Jolly d'évoquer « le traité d'indulgence mutuelle » que Sénèque proposait déjà à l'humanité il y a quelques milliers d'années.

Avec **Damien Avice, Éric Challier, émeline Frémont, Thomas Jolly, Annie Mercier, Charline Porrone, Lamya Regragui, Charlotte Patel** (violoncelle),
Caroline Pauvert (alto), **Emma Lee, Valentin Marinelli** (violons)

Et la Maîtrise populaire de l'Opéra Comique et la Maîtrise de l'Opéra Grand Avignon

Texte **Sénèque**

Traduction **Florence Dupont**

Mise en scène **Thomas Jolly**

Collaboration artistique

Alexandre Dain

Scénographie **Thomas Jolly, Christèle Lefèbvre**

Musique **Clément Mirguet**

Lumière **Philippe Berthomé, Antoine Travert**

Costumes **Sylvette Dequest**

Maquillage **Élodie Mansuy**

Assistanat à la mise en scène **Samy Zerrouki**

Production La Piccola Familia, Festival d'Avignon, Théâtre national de Strasbourg (TNS), La Comédie de Saint-Etienne CDN

Coproduction ExtraPôle Provence-Alpes-Côte d'Azur, La Villette (Paris), Théâtre de Caen, La Criée Théâtre national de Marseille, CDN de Normandie-Rouen, Théâtre de l'Archipel Scène nationale de Perpignan, Le Grand T théâtre de Loire-Atlantique, Célestins Théâtre de Lyon, anthéa théâtre d'Antibes, Le Liberté Scène nationale de Toulon

En partenariat avec l'Opéra Comique, l'Opéra Grand Avignon

Avec le soutien de la Région Normandie, du Département de Seine-Maritime et pour la 72e édition du Festival d'Avignon : Fondation SNCF, Spedidam

Avec l'aide des ateliers de construction du Grand T et des ateliers costumes du TNS

Avec la participation de Make Up Forever Résidences La FabricA du Festival d'Avignon, TNS, Comédie de Saint-Etienne

Consigne d'écriture

Vous faites parler, à votre manière, les principaux personnages de Thyeste : Thyeste, Atrée, Tantale, Mégère ou d'autres de votre choix. Chacun proteste de toutes ses forces contre le parti pris de la mise en scène, l'exubérance, le détournement de sens. Chaque personnage commencera par dire : « Je suis Atrée, et je vais vous dire pourquoi... »

Objectifs à atteindre

L'exercice ici se pratique fréquemment en atelier d'écriture pour interroger la relation auteur-personnage. Mais on choisit de « corser » la proposition en faisant dialoguer metteur en scène-personnage. La proposition de Thomas Jolly est forcément dérangement. Il est important par conséquent de bien situer chaque personnage, de le faire parler dans un registre précis et de lui faire porter les reproches qu'on pourrait formuler sur le choix de la mise en scène.

Je suis le messager.
Je suis la silhouette pâle,
Je porte le ton chair, le ton de la neutralité minimale.
Je suis la lueur de la bougie, entre l'ombre et la lumière,
Je suis ce moment du périple, cette porte ouverte sur l'irreprésentable.
Je suis au centre du périple, ce moment où l'humanité d'un cœur humain bascule irrémédiablement vers l'effondrement de l'univers.
Le propos que je porte est fort ancien, mais le récit que je vous en fait est pour aujourd'hui, il s'inscrit entre un avant et un après.
L'énormité du propos s'inscrit dans l'énormité de la cour d'honneur.
Je suis celui qui disparaît après l'indicible pour observer de loin les souffrances des deux frères et les errances du public.
Aujourd'hui la disparition du soleil n'est plus perçue par les superstitions des malédictions mais des reliefs lumineux qui ont su révéler tous les reliefs du propos en rayonnant depuis l'étoile du mal, creusée au centre du plateau, vers tous les confins de la cour d'honneur et de son ciel.
Ce ciel des ténèbres éternelles accompagne les émotions des deux frères, celle de la présence du chœur des enfants en souligne l'atrocité.
Je veux vous dire pourquoi la projection du mot soleil dans toutes les langues témoigne de l'universalité du risque de l'extinction de ce qui peut encore et toujours nous rassembler dans la paix,
Car l'indulgence mutuelle ne connaît
ni vainqueur ni vaincu
ne fait aucune place
au pouvoir qui ne serait pas désiré.

AG

Je suis le garde et je vais vous dire pourquoi cette pièce m'a fait mal.

Je suis, et resterai, intimement convaincue que les hommes ne sont pas mauvais par nature, que rien n'est immuable et que quelqu'un aurait pu, aurait dû essayer d'empêcher l'horreur.

Que la pièce de Sénèque, dépourvue d'espoir, nous met face à quelque chose d'inéluctable, d'inévitable, d'un mal qui enveloppe et étouffe tout le bien dont sont capables les hommes lorsqu'ils font preuve d'indulgence et d'humanité.

C'est ce sentiment d'impuissance face au désastre qui m'habite lorsque je tente, en vain, de convaincre Atrée de renoncer à sa vengeance. Ce sentiment encore qui fait surface lorsque Thyeste, après avoir tout perdu, renaît plus humain et prend la mesure de ce qui importe réellement, plus que le pouvoir ou l'avidité mais récolte pour ce geste le fruit d'une haine sadique et sans limites.

Rester là à regarder le mal s'installer, incapable de changer le destin, doit nous faire prendre conscience de la responsabilité que nous avons, en tant qu'hommes et femmes, dans un monde qui devient fou.

C'est un avertissement, une prophétie, à ne pas prendre à la légère.

Alors, à la manière de la mégère, JE VEUX que tous fassent ce voyage dans l'horreur, le temps d'un spectacle, pour en revenir déterminé à ne jamais laisser le mal l'emporter.

ASL

Je suis Tantale et je vais vous dire pourquoi je porte un costume de green disco queen lumineux lors de ma sortie des enfers. Vert comme le fait d'être malade par le crime que j'ai commis en dévorant mon fils. Malade de mon supplice de mourir de faim et de soif alors qu'un festin est à portée de bouche. Je suis malade de voir mes descendants perpétuer mes crimes et d'en avoir été forcé par Mégère. Malade de cette symphonie de costumes colorés que je ne saisis pas. Pourquoi Thomas Jolly ? A Part le costume jaune cocu d'Atrée, mon, petit fils qui n'a pas su garder sa femme, je ne saisis pas...

Je suis également la victime du ton qui prédomine dans cette pièce de 2h30. 2H30 de lamentations, de larmoiements, d'apitoiements sur son sort, des êtres tous autocentrés sur leurs sorts, prêts à tout pour se sauver.

ME SAUVER DES SOUFFRANCES que peuvent m'infliger Mégère et les furies si je ne leur obéit pas et ne les aide pas à l'accomplissement de la funeste prophétie qui doit s'abattre sur ma famille. Sauver son honneur pour le roi cocu Atrée qui aimerait retrouver de sa superbe et choisi donc la colère et l'ignominie comme armes contre sa honte d'avoir été doublé par sa propre chair.

Retrouver le pouvoir et l'Amour de sa famille pour Thyeste qui se laisse aveugler et berner. Je n'ai qu'une seule scène et elle se situe à l'aube de la pièce, je pensais que cette scène où Mégère détaille tel un oracle l'affreuse vengeance d'Atrée suffirait, mais comme un autre supplice, j'ai dû ingurgiter pendant 2h la prophétie déclamée à répétition par différents personnages. J'aurais préféré qu'on me laisse et qu'on ne me sorte pas des abysses, mon supplice et mes voisins infernaux m'étaient plus tolérables.

J'ai également perçu le parallèle qu'on a voulu faire entre Thyeste et ma personne. Cela m'est insupportable d'être assimilé à un pleurnichard naïf dont les seules armes sont les larmes et les supplications. J'aurai aimé qu'il se lève, que la colère gronde du fond de ses entrailles où sont logés ses fils ingurgités.

Ce que je ne regrette pas est l'identité vocale de chaque personnage. J'aurai préféré être Œdipe et louter ces costumes criards qui m'ont perturbé, plutôt que d'être privé de l'ouïe qui à MON SENS a été une des seules récompenses d'être de nouveau sur terre. Le travail sur la diction, l'identité des personnages à travers leurs voix, les musiciens et le chœur d'enfants m'a remémoré ma vie d'antan.

Vous noterez que je n'ai pas inclus la slammeuse dans cette appréciation. Je reste confus quant à sa participation et ne peux pour le moment me positionner.

Renouer avec mes souvenirs mythologiques et faire partie d'un si gargantuesque spectacle a été cependant une chose dont je me suis délecté et pourtant mon supplice est de ne jamais pouvoir être rassasié.

EB

Je suis Atrée et je vais vous dire pourquoi j'ai voulu me venger. Mon frère m'a volé ce qui me revenait de droit de manière perfide. Il a retourné ma femme contre moi et détruit l'équilibre de notre maison royale.

Ma vengeance me dévore. Je vais lui faire détruire à son tour tout ce qui lui est le plus cher par l'interdit le plus primaire.

Je vais détruire sa précieuse descendance et le faire dévorer ses enfants. Il sera le propre instrument de son désastre. Incapable de se pardonner à lui-même et torturé à jamais par cet acte innommable. Tout comme nos ancêtres, damnés pour l'éternité, il sera torturé jusque dans ses entrailles pour toujours et au-delà.

EC

Je suis Atrée.

Je vais vous dire pourquoi je suis tourmenté.

Mon malheur s'est transformé en colère. J'ai été trahi par mon frère, trahi par mon propre sang. Ça bouillonne en moi. Je ne peux me laisser abattre alors que je ne suis pas responsable. Mais il est impossible d'apaiser cette colère sans vengeance. Que faire ?

Je suis sur un immense plateau vide. J'y vois ma tête, bouche béante dûe à mes doutes, mon incertitude, mes questionnements.

J'y vois ma main, mes doigts crispés par la colère et mon désir de vengeance. Cette main qui me rappelle qu'il faut agir et qui va peser de tout son poids sur le spectacle.

J'ai choisi une théâtralité qui repose sur une puissance vocale, sur mon corps, mon charisme, pour représenter la théâtralité archaïque de Sénèque.

Pour faire entendre au public mes questionnements, faire résonner mes tourments pour qu'ils fassent écho aux spectateurs.

J'ai fait un choix de sobriété dans l'incarnation pour que mes propos fassent résonance au monde actuel.

Ce lieu dont je dispose est au service de la parole de chacun, il est utilisé pour renforcer la tragédie. La spirale de violence dans laquelle je suis enfermé est renforcée par le déploiement des ombres sur les murs. Les jets de lumières vont de pair avec les émotions de chacun. Les barres lumineuses semblables à des néons, plus présentes sur la fin, sont pour moi présentes pour mettre en évidence l'impossible retour en arrière, l'irrévocabilité des faits, du drame. Pour mettre en évidence la question de la responsabilité.

Que l'on soit touché ou pas, quel que soit le degré d'émotions ressenties, mon histoire n'a-t-elle pas un côté universel ?

Qui n'a jamais été tourmenté ?

Qui n'a jamais douté, eu des désirs de vengeance ?

Qu'est-ce donc que l'humanité ?

Comment résister à ses impulsions pour ne pas basculer dans la tragédie ?

Comment rester homme et ne pas se transformer en monstre ?

Deux frères qui ont tout perdu, côte à côte, ressassent leur tragédie. Pas de gagnant, pas de perdant. Thomas Joly veut-il nous dire qu'il n'y a pas d'issue aux jeux de pouvoirs, que l'indulgence mutuelle est la clé pour maintenir l'humanité ?

FP

Je suis la Messagère, je vais vous dire pourquoi (mon ressenti, mon regard de spectateur).

Pourquoi je m'assois dans une salle de théâtre, seule, au milieu de cette foule qui m'accompagne.

Pourquoi je regarde, j'entends, je vois, je ressens, j'expérimente. Et pourquoi ces spectacles me traversent et m'habitent.

Et ressurgissent. Par fulgurances, par flashes, par images. Par visions qui entreront en résonance avec ce que je vis.

Comme pour y jeter un éclairage particulier, en faire émerger un élément précis.

Y poser un regard. Y donner sens.

Sens que j'aurais à décoder, qui m'ouvrira des portes intimes, des chemins de lecture imaginaires de mon histoire.

Flash : précision dans la description blanche de l'horreur. Tendons découpés, chairs désossées, corps démembrés, têtes ensanglantées jetées dans un sac, offertes en cadeau. Images insoutenables et pourtant je ne frémis pas.

Chairs d'enfants ingérées par un homme. Dévoration du père maintenant, avalant ses enfants, devenu mère. Cherchant une sortie pour donner naissance lui aussi. Une épée pour s'ouvrir le ventre, lui qui n'a pas le corps fait pour.

Et si cette horreur n'en était pas une ? Si elle me racontait aussi la puissance d'un homme à porter en lui un enfant ?

Ombre projetée d'une femme qui raconte l'horreur. Une tête dans son ventre.

Une femme, pas un homme. Une messagère. Maternité là où on nous raconte le meurtre et le cannibalisme, la vengeance et l'impuissance à l'assouvir.

JG

Je suis Tantale, je vais vous dire pourquoi je ne voulais pas sortir de mes enfers.

Je ne voulais pas parce que je savais trop ce qui allait advenir, pour avoir moi-même commis l'irréparable.

Parce que je sais trop ce que les humains peuvent inventer de plus terrible encore que ce que les Dieux imaginent.

Je ne voulais pas parce que je savais trop l'embrasement à venir entre ces deux rois aux couronnes de pacotille phosphorescente.

Je ne voulais pas de ces nuées noires qui éteindraient le soleil.

Je suis Tantale, je vais vous dire pourquoi je haïs Mégère.

Je ne voulais pas de cet engrenage effroyable. Je savais qu'après le prologue en colin-maillard, l'aveuglement serait de mise.

Je savais que l'irréremédiable serait lancé, dans un monstrueux dérapage vers un voyage sans retour.

Je ne voulais pas des tendons disséqués, des têtes d'enfants jetées au fond d'un sac de toile maculé de rouge.

Je ne voulais pas parce que je savais que si les Dieux ont soif, la soif d'horreur des humains est encore pire.

Je ne voulais pas, je voulais juste rester englué à jamais dans les souvenirs poissonneux de mes propres meurtres.

Et puis surtout, je ne voulais pas cette scène grotesque où, me voyant émerger de ma pataugeoire verdâtre, 2000 spectateurs ignorant tout de ce que Gilles nous a appris de la tragédie romaine diront : « Tiens, c'est Rabbi Jacob qui sort de la cuve à chewing-gum ».

JNM

Je suis la mégère et je vais vous dire pourquoi je trouve intéressant ces costumes.

Je veux que moi et mes furies possèdent les costumes les plus cohérent (ces masques d'horreur, ma robe volumineuse immaculée de sang).

Je veux des bandeaux sur les yeux des musiciens, pour que la musique soit intérieure.

Je veux que Tantale soit dans un habit de lumière mais gluant.

Je veux qu'Atrée se prenne pour le soleil, le centre de l'univers.

Je veux que Thyeste trouve le bonheur dans la misère et qu'il choisisse de devenir un beau malheureux.

Je veux que l'atrocité des paroles du messenger soit contrebalancée avec des costumes d'enfants joyeux.

Je veux que la slameuse soit vue pour son talent sans mettre en avant sa féminité.

Je veux que le garde soit une femme bien sous tous rapports et qu'elle choisisse de ne pas intervenir, un petit effort pour empêcher l'atrocité à venir mais sans réel pouvoir. Ce n'est qu'une femme après tout !!!

LF

Je suis la Mégère et je vais vous dire pourquoi les hommes à travers les siècles et les siècles sont les maîtres de l'horreur absolue.

Ils, pardon, vous, n'avez besoin ni des dieux, ni des diables, ni de l'enfer, ni des mégères pour faire naître le mal.

Je veux, vous infliger ce mal ! Je convoque ce qu'il y a de pire en l'humanité pour vous mener à votre perte.

Mais, vous n'avez pas besoin de moi. Vous n'avez pas besoin de mes incantations.

Il vous suffit de laisser libre cours à votre soif de pouvoir, votre envie de faire passer vos désirs au-dessus des autres.

Les sentiments personnels exacerbés, l'intime conviction que son sentiment est le bon, est au-dessus des autres, vous amène à vous détruire.

Pour exister entièrement - dans un monde où seul son ressenti compte, seul son avis a de l'importance - vous écrasez ceux qui sont sur votre chemin. (rire) Et vous le faites non seulement avec « l'autre », mais aussi à votre famille, à votre frère, à vos enfants.

En ne vous préoccupant que de vous, de votre douleur, de votre expérience, de votre soif de pouvoir, de votre confort, de votre système de pensée, de vos sacro saintes valeurs ; vous arrivez à détester tous ceux qui ne pensent pas comme vous, qu'ils s'opposent ou non à vous.

Vous êtes des INCAPABLES, OUI INCAPABLE,

INCAPABLE d'indulgence mutuelle,

INCAPABLE de vous décentrer de votre point de vue,

INCAPABLE d'accepter que l'on vive autrement que vous, que l'on ressente autre chose que vous.

Drapés dans vos ressentis, dans votre vécu, dans votre expérience, dans votre histoire, dans ses conflits qui vous déchirent, vous opposent ; vous vous affrontez, vous, vous faites la guerre.

Vous avez créé la guerre.
Vous inventez les attentats, les génocides, les solutions finales...

Ne soyez pas surpris, ce n'est pas un oracle, c'est la réalité.

Vous commettez des actes horribles, inimaginables, pour imposer votre vision.
Vous commencez par anéantir vos ennemis, mais peu à peu, c'est aussi votre famille que vous détruisez. S'imposer se fait toujours au détriment des autres et la soif de pouvoir est toujours plus forte. Cette soif absolue que votre individualisme soit au-dessus de tout, soit le centre de tout, C'EST CA LE MAL ABSOLU !

C'est ce qui vous permet de manger vos enfants,
De manger l'avenir,
De manger l'humanité.

LiD

Je suis Mégère je vais vous dire pourquoi les hommes à travers les siècles et des siècles sont les maîtres de l'horreur absolue.

Ils, pardon, vous, n'avez pas besoin des dieux, ni des diables, ni de l'enfer, ni des mégères pour faire mettre le mal.

Je veux vous infliger le mal.

Je convoque ce qu'il y a de pire en l'humanité pour vous mener à votre perte.

Mais vous n'avez pas besoin de moi, vous n'avez pas besoin de mes incantations. Pour cela il suffit de laisser libre cours à votre soif de pouvoir, votre envie de faire passer vos désirs au-dessus d'un autre, de l'autre.

Et vous le faites, non seulement avec l'étranger mais aussi à votre famille, à votre propre frère, à vos enfants.

Les sentiments personnels exacerbés, la persuasion que son avis est le bon, que son sentiment est le bon, est au-dessus des autres ; amène à vous détruire.

Pour exister entièrement dans votre individualisme, dans un monde où son ressenti compte, seul son avis, ses sentiments ont de l'importance.

Vous écrasez ceux qui sont sur votre chemin. En ne vous préoccupant que de vous, que de votre désir, de votre douleur, de votre expérience, de votre soif de pouvoir, de votre confort personnel, votre système de pensée, de vos sacro-saintes valeurs, vous arrivez à détester ceux qui ne pensent pas comme vous. Qu'ils s'opposent ou non à vous.

Vous êtes des incapables.

Oui, incapables d'indulgence mutuelle, incapables de vous décentrer de votre point de vue, de vos valeurs.

Incapables d'accepter que l'on vive autrement que, que l'on ressente autre chose.

Drapés dans vos ressentis, dans votre vécu, dans votre expérience, dans votre histoire, dans ces conflits qui vous déchirent, vous opposent.

Vous vous affrontez.

Vous vous faites la guerre.

Vous avez créé la guerre, les attentats, les génocides, les solutions finales.

Vous arrivez à commettre des actes horribles, inimaginables, pour imposer votre vision.

Ne soyez pas surpris, ce n'est pas une Oracle, c'est la réalité.

Vous commencerez par anéantir vos ennemis, mais peu à peu, c'est aussi votre famille que vous détruisez.

Car, s'imposer se fait toujours au détriment des autres.

Et la soif de pouvoir est toujours plus forte.

Cette soif absolue que votre individualisme soit au-dessus de tout, soit le centre de tout.

C'est ça le mal absolu !

C'est ce qui vous permet de manger vos enfants, de manger l'avenir, de manger l'humanité !

LDU

Je suis Atrée, et je vais vous dire pourquoi les lumières se sont éteintes...

Lorsque je rentre pour la première fois sur scène, dans mon costume jaune, ma couronne posée sur la tête, les étoiles scintillent sur le mur de la Cour d'Honneur. Mais vous allez voir, les lumières vont s'éteindre.

Je suis là, à pleurer sur mon sort, et à me trouver lâche, mais c'est là, appuyé contre cette gigantesque main, que je décide de la suite de l'histoire.

Vous allez voir, les lumières vont s'éteindre.

Pour l'instant, alors que je me réconcilie avec mon frère, la lumière brille. Lorsque je partage avec lui le royaume en lui tendant la couronne, elle brille encore. Lorsque nous nous embrassons tous, ses enfants et les miens, la lumière est toujours là...

Lorsque la table du banquet s'avance sur scène, il n'y a plus de lumière... de petites étoiles scintillantes lorsque j'annonce à mon frère que je lui ai fait dévorer ses propres enfants...

Je ne me souviens pas exactement à quel moment précis la lumière s'est-elle éteinte ? À quel moment précis sommes-nous passés dans l'obscurité ? Quand le soleil est-il devenu noir ? Je ne crois pas que j'y étais.

Tout ce que je peux dire, c'est que si les lumières se sont éteintes, c'est parce que les astres eux-mêmes n'ont pas supporté la cruauté de mon acte.

LG

Je suis Thyeste et je vais vous dire pourquoi je me sens très partagé. Partagé entre reconnaître mes fautes et ce que l'on m'a fait subir.

Hier, à la Cour d'honneur du Palais des Papes, j'ai été spectateur de la démesure :

- Démesure du texte : infanticide et cannibalisme face à l'adultère et l'avarice.
- Démesure de la mise en scène : entre décors spectaculaires et sobriété
- Démesure des jeux de lumières éclairant une tragédie qui tend à faire disparaître le soleil.

Mais l'Homme n'est-il pas un être de démesure et d'antagonisme ? Ne le suis-je pas moi-même ?

Merci Thomas de m'avoir fait ressentir toutes ces choses à la fois. De m'avoir fait écouter un chœur d'enfant et du slam. De m'avoir ébloui par des faisceaux lumineux puis plongé dans l'obscurité.

Je reste partagé mais je crois que cela m'a fait du bien de voir autant de mal.

Hier j'ai assisté à de longues tirades, c'est pour cela que je vais arrêter de vous faire subir la mienne.

LZ

Je suis Tantale. Est-ce que je suis d'ailleurs. Voilà plus de 2000 ans qu'on clame mon existence qu'on de jute. De rien, de lumière parfois, de tremblants reflets d'ombres, d'un laser ou d'un quelconque vêtement de polymère. Je suis l'objet des imaginations, des légendes, des mythologies ... Certes ! Mais qu'on me respecte au moins, qu'on me laisse aux enfers puisque c'est là qu'on m'imagine. Qu'on arrête de croire que j'ai la clef de la boîte de Pandore et des outils qui vont avec.

Je vais vous dire qui je suis. Je suis l'amour, parce que c'est l'amour qui crée une fratrie. Sinon par le sentiment, au moins par l'acte. Thyeste et Atrée sont les fruits d'un amour et non d'une génération spontanée ou d'un caprice divin.

Ces fils-là ont pour mission de transmettre un point c'est tout !! Puisque c'est ce que je suis chers écrivains antiques ou contemporains, chers hommes chanceux à qui on donne un blanc-seing, les moyens médiatiques et le Palais des Papes.

Laissez-moi sur mon nuage d'amour, bouchez les trappes lumineuses sensées incarner le feu et le mal. Voyez en moi le feu de l'amour. Ce feu bien plus brulant, bien plus destructeur que les desseins d'une fratrie qui n'entend rien aux enjeux de couronnes.

Donnez l'amour aux monarques, faites briller leurs couronnes. Donnez-leur du pouvoir comme autant d'amour qui comme les pains du prophète se démultiplieraient.

Je suis Tantale, essence d'amour ou mal absolu ?

Je suis tyran et du haut de ma hauteur je vois bien mieux mon dessein.

Messager ! Transmets mon amour, ma passion, ma conviction, chœurs ! Chantez ma folie. Peuple ! Prends ta servitude comme un cadeau et déteste ton prochain. Auteurs ! Hommes de spectacle, laissez mes fils à d'autres desseins.

S'il faut raconter la haine, la folie de l'Homme qui organise aussi bien la destruction de l'humanité comme sa conquête alors parle de moi : Tantale, et par pitié laisse la mégère dans son carton. Nul besoin de me convaincre. Du haut de mon nuage les mots qu'elle porte sont des didascalies. Et si le soleil s'habille d'un manteau d'ombre ce sera de mon fait.

NB

Je suis la Mégère et je vais dire pourquoi.

Devrais-je être fière d'être celle par qui tout arrive ?

Je suis la mère du Mal en même temps que le Mal même. Responsable de la folie des hommes. Comme la femme d'Atrée, Eve et bien d'autres, je dois porter le poids du malheur.

Tentatrice, instigatrice, pleine de vices.

Une histoire de frères, de fils, de grand-père, écrit par un homme, mis en scène par un homme. Mais je remercie ce dernier d'avoir laissé entrer les femmes dans la neutralité avec la garde et la messagère sans quoi je n'aurais été que seule sur scène. Mauvaise. C'est là aussi sa part de contemporanéité, de XXIe siècle. L'artifice et les projecteurs sautent aux yeux mais ce sens discret, cette petite révolution des femmes sur scène, aurait-elle plu ou déplu à Sénèque ? 2000 ans plus tard qu'en est-il des femmes ? Moi qui porte le nom de Mégère. Mais suis-je là uniquement pour parler de moi. Oui, puisque l'égoïsme est une plaie pour laquelle je dois jouir.

Pour terminer au paroxysme de l'horreur, l'image de la maternité...

NJ

Je suis Tantale et je vais vous dire pourquoi. Comme lui, j'ai l'impression d'être prête (enfin peut-être) à sortir de l'ombre, du noir, du néant, des abîmes... et que la montée va être longue et difficile. Comment est-ce que j'ai pu dire à certains que les consignes de Gilles permettent toujours de trouver quelque chose à écrire même si on n'a pas la plume facile ? Je suis là, dehors en pleine lumière et j'essaye de me replonger dans cette tragédie vue hier soir dans ce lieu si magique. Je suis Tantale parce que comme lui j'ai mis du temps avant de voir enfin la lumière d'un dialogue, ces longs monologues me tirant irrémédiablement vers le fond et m'empêchant de sortir.

Mais lorsque je suis sortie de l'ombre j'ai cru que j'allais pouvoir avancer car de jolies choses se sont présentées : lumières éblouissantes (dans tous les sens du terme), de la musique qui nous transporte et qui vient même sur scène, des voix cristallines qui me donnent des frissons, des coups d'éclat qui me font sursauter, bref des passages magiques. Mais des passages.

Comme Tantale, je suis long à sortir de ma cache... mais le spectacle aussi.

Je suis Tantale car comme lui je vais demander à quelqu'un d'organiser un festin. En effet, j'ai faim. Mais aucune intention de me venger, aucune intention de tuer, aucune intention de manger de la viande, juste sortir de cette ombre qu'a été l'écriture de ce texte et partager un moment avec vous.

SD

PUR PRÉSENT

Samedi 14 juillet
18h
La Scierie

Durée : 3h10

Composé de trois courtes pièces, Pur Présent se souvient des tragédies d'Eschyle qu'Olivier Py traduit et monte depuis dix ans. Cette intimité avec le poète antique a ouvert une brèche dans son esthétique comparable à celle issue de son travail en prison. Pour le dramaturge et directeur du Festival d'Avignon, les pièces nées de ces compagnonnages, comme ici L'Inaccessible, L'Inaccompli et L'Irrévocable, sont l'occasion de dépouiller son geste théâtral et d'aiguiser sa langue.

Pour « cette tragédie de notre pur présent » dans lequel « le moindre geste nous rend coupables », Olivier Py a voulu la fulgurance, la concision grâce à quelques personnages puissants et situations extrêmes : un détenu et un aumônier, un banquier et son fils, un homme masqué et la foule, une prison qui brûle, un coup de feu, une révolution masquée. Tous sont pris dans des joutes oratoires qui s'entremêlent et se répondent. Tous s'emparent d'une question pour laquelle morale et loi sont impuissantes. « Comment vivre dignement ? »

Pur Présent de Olivier Py est publié aux éditions Actes-Sud Papiers.

Olivier Py

En 2013, Olivier Py devient le premier artiste à diriger le Festival d'Avignon depuis Jean Vilar. Metteur en scène de théâtre et d'opéra, réalisateur mais aussi comédien et poète, Olivier Py ancre son œuvre au cœur des préoccupations de ses contemporains afin de pouvoir ouvrir avec eux un dialogue, poétique et politique, sur la vie de tous dans la Cité.

Le Théâtre est sa culture et son instrument : avec lui, le verbe se transforme en action sans perdre de vue que ce geste – un poème - pourrait un jour être à l'origine de nouvelles formes démocratiques.

Avec **Dali Benssalah,**
Nâzim Boudjenah de la Comédie-Française, Joseph Fourez
et Guilhem Fabre (piano)

Texte et mise en scène **Olivier Py**
Scénographie d'après une idée de
Pierre-André Weitz

Production Festival d'Avignon
Coproduction Teatro Nacional D. Maria II (Lisbonne)
Avec le soutien de l'Adami et de la Spedidam pour la 72e édition du Festival d'Avignon
Avec l'aimable autorisation de Guillaume Bresson représenté par la Galerie Nathalie Obadia, Paris/Bruxelles

Consigne d'écriture

Vous rédigez un texte d'une longueur librement choisie en y insérant, où vous le voulez, une phrase (ou plusieurs) prélevée dans la liste suivante. L'exercice consiste à formuler des observations, des jugements, des impressions sur le spectacle Pur présent ». Pour l'instant on ne précise pas l'origine des phrases (citations, proverbes, autres... !)

Objectifs à atteindre

On peut partir de la phrase prélevée ou l'insérer ou l'utiliser comme conclusion ou comme chute. L'exercice est par définition de contrainte, car il s'agit d'écrire avec des citations sorties de leur contexte et qui prennent par conséquent une autre résonance, voire un tout autre sens. Le choix des registres est libre. Avec cette contrainte on se rapproche du billet d'humeur, et il est fort à parier, que toutes les citations empruntées à Pur présent d'Olivier Py feront mouche !

Phrases à insérer

*Fous le camp hors de ma vue, tu me dégoûtes.
Des dieux en ruine le regardaient dans le jardin public.
Mon corps est un beau livre raturé de blessures.
À quoi bon faire le bien si on ne fait pas tout le bien.
L'azur ou le néant, ça n'a pas d'importance.
On vous cherche partout, vous êtes un symbole.
C'est la fête à New York, on danse sur un volcan.
Le monde c'est l'absence de ce que je désire.
Et un violon n'est rien que des morceaux de bois.
Je suis abandonné dans le cœur des ténèbres.
Un beau Polichinelle qui fait ce qu'on lui dit.
Vous croyez sur scène, cher Monsieur le ministre ?
L'argent est la musique de la mort de Dieu.
Prenez vos dividendes et cessez de nous emmerder.
Il n'y a que la jouissance qui dise la vérité.
Le malheur est aussi quotidien que le ciel.*

PROPOS DU DEBUT :

« Il n'y a pas grand-chose à dire, à partir du moment où je monte sur le ring je suis comme ainsi dire FURIEUX ! Je suis même prêt à te cracher à la gueule : *fous le camp hors de ma vie, tu me dégoutes.*

PAUSE :

« Bon d'accord, le dégoût c'est trop fort pour parler de mon expérience de ce spectacle. Mais à la fin, moi, spectateur, j'ai la nausée de tant de verbe, car pour traiter de la pertinence de la question sociale il faut faire mieux que de me balader sans cesse entre les confessions intimes des personnages et l'énormité des clichés et aberrations de notre monde.

OUI, *je suis abandonné dans le cœur des ténèbres* mais pas parce que *je suis un beau polichinelle qui fait ce qu'on lui dit.*

NON, plus simplement car le parti pris de la mise en scène, cette manière de me raconter :

- La rédemption dans la prison
- La perte des mots et du cœur par la finance
- L'absence de dieu et la perte de l'espoir dans l'espace ouvert

ne m'ont pas du tout fait jouir.

Si je pars du principe *qu'il n'y a que la jouissance qui dise la vérité*, me voilà sans réponse vrai à la question initiale : comment vivre dignement ?

Certains matins je pense bien que « le monde c'est l'absence de ce je désire » mais je n'en reste pas là, je l'affronte avec d'autres pour ensemble faire notre part plutôt que de partir vivre au fond de la forêt comme suggéré au final de la pièce.

ET SI AU FINAL pour vous Mr Py :

« *L'azur ou le néant cela n'a pas d'importance* et vous nous proposez simplement une PROVOCATION MAGISTRALE pour nous exaspérer et nous stimuler à chercher seul notre dignité ?

Après tout on vous cherche partout, vous êtes un symbole !

Ou alors, vous nous proposez simplement une ŒUVRE NARCISSIQUE ?

Si c'est le cas je vous dis clairement : « *prenez vos dividendes et cessez de nous emmerder !* ».

ET POUR FINIR :

Je préfère revenir à vos acteurs qui tiennent héroïquement le ring en portant votre propos pendant trois heures.

Le roi de la prison nous dit : « mon corps a tout subi, comme si depuis mon enfance *des dieux en ruine le regardaient dans le jardin public* : seul et exposé.

Aujourd'hui, *mon corps est un beau livre saturé de blessures.*

PAUSE :

Moi j'ai beaucoup apprécié les déclinaisons du jeu des corps des acteurs sur l'échelle d'une verticalité sans cesse renversée : de dominé à dominant, comment chercher à vivre dignement ?

Il n'est pas simple de rester droit au quotidien de trouver la force de se dire : « *à quoi bon faire le bien, si on ne fait pas tout le bien.* »

AG

Cher Olivier Py,

On vous cherche partout, vous êtes un symbole. Vous rayonnez sur un monde qui vous estime.

Hier soir j'ai entendu une femme solliciter une des ouvreuses, sous couvert d'une question pratique, simplement pour étaler sa connaissance et son admiration de votre travail. "c'est très métaphorique" à dit l'ouvreuse, "comme toujours" à répondu la femme avant de lui demander "quelle est votre partie préférée ?", probablement satisfaite de son ouverture d'esprit et son inclusion des petits travailleurs dans la grande chose théâtrale.

J'ai ressenti hier soir la même chose que la première fois que j'ai assisté à un opéra, lorsque ne sachant pas quand et pourquoi applaudir en plein milieu d'un morceau, ne sachant pas ce qu'était une baignoire ou le poulailler, je me suis sentie profondément profane.

Face à mon incompréhension de ce qui se jouait devant mes yeux, farce exagérée pour faire réagir ou déballage sincère de bons sentiments et de vérités creuses qui glissent sur les consciences, des échos me parvenaient et louaient le génie, le décalage, la subtilité, la symbolique, l'engagement.

Ces rumeurs m'ont fait douté de moi, de mon ressenti profond. J'ai été tiraillée d'un côté par un agacement viscéral, comme si on piétinait toutes les raisons qui me poussent à faire mon travail avec conviction, de l'autre par la sensation que moi, fille de coiffeuse, je n'avais rien compris.

Alors fous le camp, hors de ma vue, tu me dégoûtes. Enfin pas exactement. C'est plutôt ton inaptitude à réaliser que tes intentions, toutes bonnes soient elles, ne suffisent pas à justifier cela qui me dégoute.

J'ai lu que lors de vos ateliers en prison, lors d'une standing ovation vous aviez eu la sensation que ce moment avait rendu aux détenus leur dignité. Quelle arrogance ! Quelle prétention !

Oh, vous y avez peut-être contribué, vous avez peut être joué un rôle dans un mieux-être, dans plus de confiance en soi, dans la réalisation de quelque chose.

Mais, trop sûr de vous, convaincu d'avoir tout compris, vous chutez, lourdement.

C'est tout à votre honneur d'essayer, d'écrire et de dénoncer les maux et les poisons. Mais attention, cette pente est glissante et ces sujets sensibles. Et ils ne sauraient se satisfaire de surface, de raccourcis et de lieux communs.

Les prisons sont surpeuplées ? Certes. Mais saviez-vous que cela dépend des régimes, des durées de peine et que cela ne concerne que les maisons d'arrêt ? Saviez-vous également que certaines communautés préfèrent être à 5 dans une cellule, matelas au sol, que seuls ?

Attention je ne minimise pas, la surpopulation existe et révèle un vrai dysfonctionnement. Je nuance simplement. Je pose la possibilité de vérités multiples, d'angles différents et d'éclairages nouveaux. En somme, ce qui a manqué à pur présent.

Bien sûr, vous n'êtes pas journaliste, sociologue ou statisticien. Vous êtes artiste et faites "un pas de côté" par rapport au réel. Mais, si vous êtes comme je l'ai entendu, convaincu du rôle de l'artiste dans la société, par pitié, ne faites pas de votre spectateur *un polichinelle qui fait ce qu'on lui dit*. À quoi bon faire le bien si on ne fait pas tout le bien.

ASL

« *On vous cherche partout, vous êtes « un symbole », vous Olivier Py, directeur du festival d'Avignon, vous vous êtes probablement cru tout permis. Vous pensiez que peu importe la proposition artistique dont vous êtes l'auteur, les spectateurs vous acclameraient ?*

« *Il n'y a que la jouissance qui dise la vérité* ». Autant on peut associer une douce souffrance au plaisir, autant assister à 3h de tragédie était une véritable torture. Un ramassis de clichés voilà ce que vous avez voulu offrir au public qui fait vivre votre festival. Un texte imbuvable et un jeu indigeste pour les comédiens à qui vous prêtez des attitudes emplis de préjugés.

Et ils se soumettent sans rien dire : « *un beau polichinelle qui fait ce qu'on lui dit* » !

Finalement cela vous va bien, vous qui aimez particulièrement le combo dominant/dominé.

En position de force, vous pensiez pouvoir tout nous faire avaler ? Vous vous êtes pensez dominant, actif et nous en position passive. Bien entendu, nous avons espoir, si nous ne nous sommes pas révoltés c'est que nous avons espoir d'être surpris lors de la troisième partie et dernière partie mais non, « *abandonné dans les ténèbres* » jusqu'au bout, vous n'êtes pas pardonné et je ne vous trouve aucune circonstances atténuantes.

Le seul moment qui a su trouver grâce à mes yeux fut le fait de pouvoir admirer le jeune comédien se changer : « *Des dieux en ruine le regardaient dans le jardin public* », je n'étais pas la seule.

Olivier vous nous avez pris pour des geonPY et n'ayant pas vos explications concernant cet amas de conneries réchauffées, j'ose vous tutoyer et vous dire en utilisant vos propres mots : « *Fous le camp, hors de ma vue, tu me dégoûtes* ».

EB

Hier, j'ai vu pour la première fois une pièce d'Olivier Py. Je ne sais pas si c'est ce qu'il a fait de mieux dans sa carrière, mais j'ai trouvé que c'était un théâtre élitiste, trop élitiste. Quelque chose qui s'adresse à un public de spécialistes. Traduire Eschyle a dû donner des idées de grandeur pour lesquelles il s'applique à écrire une tragédie contemporaine dans une mise en scène brute et minimale qui n'est pas forcément au service du propos.

Le quatrième mur est tombé, comme souvent dans le théâtre contemporain, mais le public reste à l'extérieur. C'est le texte qui devient ce mur, hermétique. C'est une écriture en vase clos, à laquelle on ne sait pas adhérer.

Alors à *quoi bon faire le bien si on ne fait pas tout le bien*. L'intention de départ me paraît noble, mais traitée par une personne trop déconnecté des réalités sociales.

Olivier, *on vous cherche partout, vous êtes un symbole*. Vous nous montrez ce qu'est le théâtre contemporain pour les spectateurs de théâtre contemporain.

Vos comédiens sont dirigés de manière caricaturale parfois. Ils sont *de beaux polichinelles qui font ce qu'on leur dit*.

J'ai vu ici une pièce avec un propos social, une vision des élites sur l'actualité, mise en scène pour ses élites, par ses élites. C'est au final attendu.

Prenez vos dividendes et cessez de nous emmerder.

EC

Comment vivre dignement lorsqu'on est spectateur ?

En tant que spectatrice, j'aime arriver neutre à une représentation. Ne rien savoir de ce que je vais voir, ou presque, pour ne rien anticiper. Pour me laisser surprendre. Raté pour

cette fois. Je lis quelques mots, j'entends quelques extraits « Eschyle, tragédie, conflit intérieur, convictions... » Une partie de mon cœur danse déjà sur un volcan. J'entre-aperçois aussi une critique « Critique facile des forces malfaisantes de ce monde ». Je suis un peu moins en joie, je redeviens presque neutre.

Un plateau presque nu. Un plein feu. Les coulisses visibles. D'accord. Trois tragédies. Trois comédiens. Tri-frontal. Trois heures. Trois, trois, trois... Pourquoi pas.

Et puis, un flot interminable de paroles, des critiques. Les comédiens vomissent le monde. Ils tentent de m'ensevelir. Le malheur. Partout. Le malheur aussi quotidien que le ciel. Je regarde ma montre : cinq minutes. Encore 3h05.

Comment survivre au théâtre dignement ? Comment résister aux insultes faciles telles que « *Fous le camp hors de ma vue, tu me dégoûtes* » chaque fois que Nâzim Boudjenah ouvre la bouche, entame une danse ou sue sur le pauvre Joseph Fourez ?

Comment rester digne ?

Tel que le code du banquier qui nous est desservi lors de la deuxième partie, je me réfère à mon manuel de survie de spectatrice. MA bible. Certes très différente de celle d'Olivier Py, mais parfois utile, voire indispensable.

C'est mon présent. Mon pur présent. Pour moi-même. Nécessaire quand on assiste à plus de cent représentations chaque saison.

1. J'observe chacun des spectateurs. Ceux qui luttent contre le sommeil. Ceux qui enfilent leurs lunettes de soleil pour dormir à l'insu de leurs voisins. Untel me fait penser à quelqu'un que je connais. Je l'imagine ici, pourquoi, avec qui. Plus que trois heures. Oh, mon voisin s'endort, je lui donne un petit coup de coude et je ris. Ma voisine aussi.
2. Je sors le programme. Je l'étudie. Je lis un article dans Télérama. Julien Gosselin y parle de spectateurs qui doivent assister à des représentations de quatre heures. Il trouve que c'est important. Je me sens *abandonnée dans le cœur des ténèbres*. Quelle ironie ! Je passe à l'occupation numéro trois.
3. Je parle avec mon voisin. On joue, on écrit, il dessine. Il dit qu'il aime mon accent belge. Horreur ! Je fais discrètement quelques exercices d'articulation.
4. Un des comédiens m'interpelle, je reviens au spectacle. Qu'est-ce qui différencie l'éthique de la morale ? Je me plonge dans mes pensées. Je m'invente de nouvelles vies.
5. Je reprends mes lectures. Je tombe sur une interview d'Olivier Py : ce qu'il trouve intéressant dans les tragédies, c'est que ça se termine bien parfois. J'attends impatientement de découvrir quelque chose de positif dans ce spectacle. J'arrive à me concentrer sur le texte quelques minutes. Je regarde ma montre. J'entends applaudir. Fin de la tragédie. Celle d'Olivier Py. La vôtre peut-être. La mienne aussi. L'once positive que j'attendais, le message d'espoir est resté muet. Suis-je restée digne ? Pas toujours peut-être. Mais j'ai survécu, sans rancune. Le spectacle est fini. C'est la fin heureuse que j'attendais peut-être.

FP

Fous le camp hors de ma vue, tu me dégoûtes, spectacle aride et creux qui assèche mon imaginaire, ma créativité, mon désir de vie, de découvertes, d'échanges, de transmission. Voir « Pur présent » et mourir à petit feu.

Me transformer en bloc de béton, ne plus rien avoir à dire, à écrire qu'à ressasser le vide sidéral que tu as creusé en moi.

Je suis abandonnée dans les ténèbres qui ne m'appartiennent pas.

Que je repousse avec détermination pour qu'elle ne contamine pas les rivages ensoleillés de mes émerveillements artistiques.

Il n'y a que la jouissance qui dise la vérité. Je m'en vais donc jouir loin de toi, loin de tes tristes phrases pompeuses, loin de tes néons éblouissants, de tes micros mal réglés, auprès d'autres voix, d'autres mots, d'autres rochers, battus par des vents tourbillonnants et des vagues déchaînées, auprès d'autres corps et âmes bien vivants, qui cherchent aussi

à vivre dignement, avec légèreté, sensibilité, émotion, auprès d'un théâtre qui offre, qui construit, qui nourrit, un théâtre qui joue.

JG

Monsieur le Directeur du Festival d'Avignon,
Cher Dramaturge, metteur en scène, acteur, réalisateur,
Cher boulimique créatif,
Cher Directeur émérite du Théâtre National de l'Odéon, successeur de Braunschweig au Centre Dramatique National d'Orléans.
Cher Premier Artiste depuis la mort de son créateur, Jean Vilar, à diriger le festival.
Je me permets l'outrecuidance de vous écrire cette lettre car j'ai assisté hier à la représentation de votre dernier texte, de votre dernière mise en scène, de votre dernier spectacle, dans ce nouveau lieu du In que vous avez inauguré en nous offrant votre dernière œuvre, Pur Présent.

On vous cherche partout vous êtes un symbole, néanmoins, permettez-moi de vous importuner de ces écrits profanes.

Il y aura trois actes que nous nommerons sobrement Pourquoi, Colère, 3,14.

POURQUOI ce théâtre social ? Pourquoi vous essayez-vous à cet exercice, que vous m'excuserez de vous le signaler, vous ne maîtrisez pas ? Pensez-vous avoir révélé une quelconque vérité ? Pensez-vous sincèrement avoir rendu compte du monde, du milieu carcéral, de l'injustice sociale ? Que voulez-vous faire dire au personnage du roi ?

Et sur la forme, pourquoi cette redondance dans le choix de la musique, classique, alors que le texte l'est déjà ? Pourquoi cette direction d'acteur ? Pourquoi ce pastiche du jeu outrancier, cabotin à la « Michel Fau » pour ce sociétaire de la comédie française ? Pourquoi ce tri-frontal qui desserre le jeu des comédiens ? Pourquoi cette scénographie aride et presque nu, cette absence de décors, cette lumière monocorde ? Pourquoi personne d'autre que vous et les personnes au plateau ne sont nommés sur le programme de salle.

N'y a-t-il pas eu de travail sur les costumes, sur les lumières, sur la sonorisation ?

Voulez-vous nous faire croire que vous êtes le seul artiste à l'œuvre dans cette pièce ? Ces membres de votre équipe ne méritent-ils pas d'avoir une place dans la chapelle du Théâtre avec un grand T ?

Vous l'aurez compris monsieur Py, je suis passablement énervé, je dirais même en COLERE. En colère car je trouve votre propos autocentré, petit bourgeois, élitiste.

En colère car comme à votre habitude les femmes sont absentes de vos textes. Dans une œuvre qui se veut sociale, passer sous silence, caricaturer, la moitié de la société me semble tout à fait irresponsable. Ce n'est pas parce que votre jouissance est purement patriarcale qu'il faut vous imaginer pouvoir comprendre ou rendre compte du monde en ignorant la moitié. *S'il n'y a que la jouissance qui dise la vérité*, il faudrait, je vous prie, arrêter de nous donner à voir uniquement la vôtre.

Et bien oui mon cher Olivier, vous l'aurez compris, je trouve votre propos égocentré.

La société française ne se limite plus à la culture judéo-chrétienne, il serait bon d'ouvrir votre mysticisme surtout lorsqu'on prétend écrire sur le présent.

Vous êtes un grand artiste et je vous respecte beaucoup mais *à quoi bon faire le bien, si on ne fait pas tout le bien*. Je ne te dirais pas *fous le camp, hors de ma vue, tu me dégoûtes* mais Oliv' s'il te plaît, descend de ta Tour d'Ivoire, de ton palais des papes.

Le poète ne sauvera pas le monde s'il ne le connaît pas.

LiD

Monsieur Py,

Dans « Pur présent » vous nous interrogez sur comment vivre dignement aujourd'hui ? L'intention est belle. En effet, la question est essentielle, urgente et nécessaire. Votre envie, sincère j'en suis sûre, était de nous questionner, de nous renvoyer avec violence à nos actes, à notre responsabilité. Déconstruisons les codes, changeons le rapport avec le public, utilisons le trop pour parler du vrai, de la société. Dommage. Avec vos tirades à rallonges, votre langue imperméable qui ne nous laisse aucun espace, votre direction d'acteur et ces images faciles et convenues vous nous avez laissé sur le côté. Le rapport reste le même, vous prêchez des convaincus. Un entre soi bienpensant à vomir, une révolte propre de 3h30 assis confortablement dans son fauteuil. Je ressors amère et énervée de la scierie. Nous luttons au quotidien auprès du public pour abolir ce « c'est pas pour nous, on est pas légitime ». Malheureusement aujourd'hui, vous le maintenez plus que jamais. On vous cherche partout, vous êtes un symbole. Vous êtes responsable. Mr Py, redescendez dans la rue ou prenez vos dividendes Et cessez de nous emmerder.

LDU

Je commence par une évidence. Je suis un *beau polichinelle qui fait ce qu'on lui dit*, désolé Gilles, je n'ai pas envie d'exprimer encore ma colère. J'ai l'impression de la nourrir davantage. Je m'exprime ici pour qu'un petit groupe très sympathique m'entende mais je ne pense pas toucher les bonnes personnes. Car l'impression est quasiment la même pour tous ici. Ce texte que j'écris avec colère, me rappelle juste que ma petite voix ne compte pas. Je suis à l'aube de ma vie et je commence à me sentir blasée parfois. Je ne veux pas que ce sentiment m'envahisse et me paralyse. Je veux être forte. Vous n'êtes pas présent Monsieur Py, vous nous entendez ? Vous nous faites subir ça à nous les spectateurs et aussi à vos acteurs. *Il n'y a que la jouissance qui dise la vérité*, FAUX ! La preuve ma colère l'exprime aussi, en tout cas ma vérité. Plus le temps passe plus ma colère monte, c'est bien vrai. *Le malheur est aussi quotidien que le ciel*. L'entendre ne me dérange pas, c'est l'inaction qui est grave. Le théâtre doit nous faire avancer, nous interroger, nous faire prendre conscience, nous divertir. Vous ne n'avez rien offert Monsieur Py. *On vous cherche partout, vous êtes un symbole*. Plus maintenant pour moi. Si votre vision du théâtre est la même que la direction du festival, vous nous menez droit à notre perte. *Alors prenez vos dividendes et cessez de nous emmerder*. Nous le peuple qu'à l'évidence vous ne connaissez pas ou mal. Je ne suis pas douée pour l'écriture, je suis douée pour ressentir et faire ressentir. Donner et recevoir. Je n'ai pas reçu « Pur Présent », je l'ai subi. Aujourd'hui j'aimerais savoir écrire de belles phrases et mettre mes idées en ordre sur ce cahier. Donc comme à mon habitude, ma colère, je la tourne sur moi, avant de la faire disparaître. Je suis comme ça. *Mon corps est un beau livre raturé de blessures*, que je m'inflige. Donc avec beaucoup de respect Monsieur Py je vous dit *Fous le camp hors de ma vue*.

LF

Cher Monsieur Olivier PY,

On vous cherche partout, vous êtes un symbole. Un symbole de l'élitisme culturel. Je ne possède peut-être pas toute la culture nécessaire pour apprécier une œuvre telle que la vôtre me direz-vous, mais il me semble qu'au-delà de la culture, il y a au théâtre une émotion à vivre et à ressentir.

Et durant les trois heures de représentation, *je suis abandonnée au cœur des ténèbres*. Caricatures, déclamations incessantes, questions sociales, politiques, métaphysiques ; tout et son contraire à ne plus savoir où donner de la tête... Le tout joué par un *Polichinelle qui fait ce qu'on lui dit*, sans que jamais la moindre émotion ne m'atteigne, ne m'emporte.

Votre goût pour le verbe baroque, servi dans une mise en scène minimaliste n'a pas réussi à me mettre en appétit et n'était pas loin de se transformer en indigestion.

Je ne doute pas de votre bonne volonté à vouloir nous faire prendre conscience du monde dans lequel nous vivons et des réalités qui nous entourent.

Comment vivre dignement ? Voilà une question à laquelle j'attendais, nous attendions tous hier soir, votre réponse. Malheureusement, le peu que vous nous laissez entrevoir ne convainc pas.

Je terminerai sur le ton de la provocation, vous en êtes matins dits un grand amateur : *prenez vos dividendes et cessez de nous emmerder !*

LG

« C'est la fête à New-York, on danse sur les volcans ». C'est aussi la fête à Avignon et je n'ai pas du tout envie de danser.

« Pur présent » est loin d'être un cadeau. J'ai pourtant cherché la profondeur (critique sociale, dénonciation politique et autre analyse financière) et j'ai coulé. Noyée à la fois dans du vide et du trop plein. 3H15 pour tenter de trouver la lumière dans cette caricature lyrique maladroite et j'ai pleinement échoué.

Sacré spectacle qui s'est offert à nous – pas si sacré. « *Des dieux en ruine le regardaient dans le jardin public* ». Mes yeux ruinés les regardaient avec un hic. Avec mes yeux, avec ma tête, avec mon esprit, j'aurai voulu me plonger toute entière dans ce texte et cette mise en scène. Rien n'y fait, je ne trouve pas plus d'arguments, pas plus de solutions que celles apportées sur scène.

Py-être constat.

LZ

Comment puis-je ne rien faire croire de ce que je raconte

Lancer les mots banlieue, révolte et religion

Chercher juste la musique d'un joli mot bien rond

Choisir des beaux acteurs de Paris, pas des prisons

J'ai tant d'alexandrins trainant dans un placard

Des mots, des jolis mots compilés par hasard

Et puis de ci de là des mots forts : le pouvoir

Haine, dieu, misère, croix, dignité, roi, noir, mouvoir

Faisant fi de la rime, sur un air de piano

C'est la fête à New York *on danse sur un volcan*

Il est écrit je t'aime sur la fiat à Jojo

Je dis n'importe quoi mais si je le dis bien

Encore longtemps on me laissera parler pour toi qui ne dis rien

Mon dernier vers est long, je me perds, je m'égare

Je n'ai plus, désolé, d'autres mots au placard

NB

Ineptie grotesque,

Absurdité ridicule,

Contresens nihiliste.

Les phrases s'enchaînent : *L'azur ou le néant, ça n'a pas d'importance.*

Les comédiens beuglent, s'égosillent, aboient, crachent et bêlent : *Fous le camp hors de ma vue, tu me dégoûtes.*

Les supplices du spectateur : *Je suis abandonné dans le cœur des ténèbres.*

Les gargarismes d'Olivier Py : *On vous cherche partout, vous êtes un symbole.*

Mais heureusement il y avait *un beau polichinelle qui fait ce qu'on lui dit* et les entractes.

J'ai fait très court voici déjà la fin mais après tout *A quoi bon faire le bien si on ne fait pas tout le bien ?*

NJ

(Sur l'air de « Mon amant de Saint-Jean »)
Je ne sais ce que je vais écrire
Et pourtant, il y a de quoi dire...
Mais voilà, il y a une consigne
Des citations, entre les lignes.

Comment écrire de telles prouesses
C'est peut-être là que le bât blesse
On vous cherche partout, vous êtes un symbole
Dans ce texte fou, comme une camisole.

(Sur l'air de « La vie ne m'apprend rien »)
Ecrire, c'est pas facile...
Je n'peux pas, je n'sais pas
Quand je pense à ce spectacle
Je me sens comme sur un fil
Et quoi dire sans faire de tacle...

Je ne peux pas, je ne sais pas
Je me sens emplie de doutes
Fous le camp, hors de ma vue
Là vraiment, *tu me dégoûtes*

(Sur l'air de « Siffler sur la colline »)
On nous a dit d'aller voir la pièce d'Olivier Py
Après la première partie, j'étais pleine de dépit
Pour la suite, j'espérais un bien meilleur meilleur cru
J'ai attendu, attendu, il n'est jamais venu
Zaï zaï zaï zaï

(Sur l'air de « Belle Notre Dame de Paris »)
Fuis !
C'est un mot qu'on dirait inventé par lui
Quand on regarde sa pièce et qu'on la subit
Il n'y a qu'une chose qu'on a envie de crier
Prenez vos dividendes et cessez de nous emmerder...

J'ABANDONNE UNE PARTIE DE MOI QUE J'ADAPTE

Dimanche 15 juillet
19h30
Théâtre des Doms

Durée : 1h10

Au départ, il y a le film : Chronique d'un été, exploration documentaire de la notion de bonheur, de Jean Rouch et Edgar Morin. Ensuite, du cinéma-vérité des années 60, nous glissons vers une théâtralité joyeusement contemporaine.

Réappropriation poétique et politique opérée avec talent par une jeune équipe d'artistes trentenaires. Qu'en est-il de la notion de la question du bonheur aujourd'hui ? Se questionnent-ils, vifs et dansants, avant de nous tendre un miroir intemporel.

Profondément marqués par Chronique d'un été, Justine Lequette et ses comédiens en reprennent les questions-clés, adressées à des passants, étudiants, ouvriers, employés, immigrants, dont l'entretien se prolongeait parfois dans un cadre plus intime.

Ces questions, qui portent sur le bonheur, la vie, le travail, les utopies etc., ils se les posent aujourd'hui dans une société qui, cinquante-sept ans plus tard, est à la fois restée la même et a beaucoup changé. Mettant les deux époques en perspective, ils insistent, en se nourrissant aussi de séquences documentaires de Pierre Carles, d'extraits de pièces d'Alexandra Badea ainsi que d'écritures de plateau, sur la question du sens que nous donnons à nos vies, dans une esthétique inspirée du réel mais qui toujours développe un point de vue et une dimension ludique.

Avec **Rémi Faure, Benjamin Lichou, Jules Puibaraud et Léa Romagny**

Un projet initié et mis en scène par **Justine Lequette**
Écriture collective

Assistant à la mise en scène **Ferdinand Despy**
Création lumière **Guillaume Fromentin**

Production Création Studio Théâtre National Wallonie-Bruxelles

Coproduction Group Nabla

Projet issu du Solo Carte Blanche de l'ESACT

Avec le soutien de l'ESACT, La Chaufferie-Acte1, Festival de Liège, Eubelius

Remerciements particuliers à Nathanaël Harcq, Annah Schaeffer, Astrid Akay et Jo De Leuw

Consigne d'écriture

En tentant de partir des thèmes du spectacle autour du travail, l'amour, le mariage, de la quête du bonheur, du sens de la vie, etc, vous écrivez un texte qui pourrait constituer une sorte de billet d'humeur sur la représentation théâtrale, mais dans lequel vous procédez par questionnement. A la manière d'une interview, vous faites en quelque sorte les questions-réponses sur l'impact qu'a eu le spectacle sur vous.

Objectifs à atteindre

La consigne est particulièrement précise en ce qu'elle procède de la démarche utilisée dans le film cinéma-vérité de Jean Rouch et Edgar Morin, Chronique d'un été, sorti en 1960. Le scripteur passe en revue tous les moments du spectacle vu, les impressions et les échanges durant l'atelier du matin pour construire une interview imaginaire, mais qui lui permettra de revenir sur ce qu'il a retenu de J'abandonne une partie de moi...On peut s'attendre à des retours aussi sérieux qu'ironiques selon la perception de chacun. Néanmoins, la forme de l'interview imaginaire fera ressortir des points essentiels du spectacle.

Bonjour monsieur,

QUE DIRE

Q

Pouvez-vous profiter de votre venue à Avignon pour nous dire ce qu'est le bonheur pour vous ?

R

Bonjour. Je dirai que c'est avant tout d'être dans le moment présent et plus particulièrement aujourd'hui d'explorer ce territoire d'utopie qu'offre le festival. C'est un lieu dans lequel je peux rester dans le ventre de l'humanité.

Q

Que voulez-vous dire,

R

He bien que chaque pièce de théâtre m'offre une manière de m'abandonner à explorer les différentes parties de moi, à les interroger.

Q

Revenons au bonheur : êtes-vous heureux en amour ?

R

C'est difficile de vous répondre d'une manière générale : j'ai été en couple mais l'amour se construit autant qu'il se déconstruit. Quelquefois, les plus beaux départs arrivent à des échecs et il faut alors s'interroger sur la pertinence ou la possibilité d'un nouveau départ.

Q

Lorsque vous n'êtes pas en vacances à Avignon êtes-vous heureux au travail ?

R

Je sais y être utile et apprécié. J'ai appris à suivre mon cœur et à chercher des activités en lien avec mes valeurs. J'ai su m'accommoder de la précarité quelquefois et de certains succès.

Je dois reconnaître que quoi que je fasse, je suis dans un système qui veut anticiper les besoins de demain et toujours plus produire pour y répondre aujourd'hui, un système qui veut tout mesurer, décomposer, maîtriser. Oh ce n'est plus l'usine et sa machine, mais j'ai souvent la sensation que nous devenons les machines et que par mes actes de consommation, de communication, je perds de vue mon désir le plus intime et ce qui ferait mon bonheur.

QUE FAIRE

Q

Mais alors, que serait-il pertinent de faire pour être plus heureux ?

R

Je n'ai pas de réponse dogmatique à vous donner, comme souvent le faire nos leaders politiques et certains grands noms de ce festival.

Pour rester sincère et tenter d'être au plus juste de mes convictions intimes, je vous livre quelques pistes :

- Chercher ensemble : observer et questionner le modèle dominant en compagnie d'autres individus.
- Chercher dans le temps : confronter par exemple le mensonge social du bonheur des yéyés avec les dérives quotidiennes de la globalisation.
- Chercher avec sincérité : cela revient à se livrer tout en acceptant d'exposer notre vulnérabilité, nos différences sur une question aussi essentielle que le bonheur.
- Comme sur un plateau de théâtre, tout montrer de ce qui fait mon expérience pour être plus compris, pour mieux comprendre peut-être, en partageant l'empathie.

Q

Que vous souhaiter pour l'avenir ?

R

Je ne vais pas vous formuler une demande précise, un objet du catalogue qui ferait seul toute ma convoitise. Souhaitez-moi plutôt la force d'accepter de l'être laisser dépouiller par ce monde moderne, mais aussi celle d'avancer nu vers quelque chose de nouveau qu'il m'importe de construire avec d'autres.

Avant de vous quitter, j'ai envie de vous recommander un spectacle que j'ai « vécu » pleinement hier au théâtre des Doms : il a probablement inspiré les réponses que je viens de vous faire.

Hier donc, de très jeunes comédiens se donnaient la permission d'interroger par des témoignages notre idée du bonheur depuis les années 60 jusqu'à nos jours. L'intégrité et l'élégance de leur travail est telle qu'elle ouvre une porte bienveillante par laquelle le spectateur peut à son tour se donner la permission de tutoyer son désir le plus intime.

Belle vie à vous.

Belle vie au spectacle vivant.

AG

-
- Est-ce que vous savez ce qu'est le bonheur ?
 - Heu, je ne suis pas sûre. Enfin je crois qu'on le cherche tous d'une façon ou d'une autre. On aspire tous à être heureux, à trouver notre équilibre. Mais là où je crois qu'on se trompe, c'est qu'on attend LE bonheur. Mais ça n'existe pas le bonheur entier et total. On vit des moments de bonheur, des instants de plénitude ou on pense se trouver. On essaie de les entretenir, de les faire durer. On cherche ce qui nous rend heureux et pleins et parfois on trouve.
Mais ce qui est compliqué c'est que le bonheur c'est très personnel. Ce qui nous rend heureux ne rend pas nécessairement heureux notre voisin, ça le rend malheureux même parfois. Il faut essayer de trouver cet équilibre et de veiller au bonheur des autres. Et puis peut être que ça, ça peut aussi nous rendre heureux en fin de compte.
 - Est-ce que vous pensez que le travail doit participer à votre bonheur ?
 - Et bien, je ne peux répondre que pour moi. J'ai beaucoup de mal à concevoir que mon travail ne participe pas à mon bonheur. Mais parce que je ne distingue pas ce qui je suis dans le travail de ce que je suis dans la vie. Je suis moi et parfois je travaille.
Cela dit, j'ai rencontré des personnes qui considèrent leur travail comme un revenu, comme une occupation qui leur permet, en dehors du travail de se réaliser. Qui s'occupent des têtes de gondoles dans les supermarchés 20h par semaine et qui comme ça on du temps pour lire, aller surfer, voir leurs amis. Et je me dis pourquoi pas ! Ce qui me dérange c'est quoi soit obligé de le faire.
Alors il y a ceux qui peuvent faire un travail qu'ils aiment, qui ont la chance de choisir, et les autres qui font ce que personne n'a très envie de faire, mais qui pourtant est nécessaire.
Ça n'a pas beaucoup de sens je trouve, c'est très injuste en fait.
Alors vous allez me dire, si tout le monde faisait ce qu'il voulait, ça ne marcherait pas, sans doute que personne ne ramasserait les poubelles, ne ferait le ménage dans les bureaux ou n'assemblerait les pièces des voitures. Mais peut-être qu'on pourrait tous le faire un peu, chacun à sa mesure. On aurait tous le temps et l'espace de chercher notre bonheur, tout en prenant une place dans la société, en participant au bonheur de chacun au final.
 - Ce n'est pas très nouveau ce que vous nous dites là... Pourquoi pensez-vous qu'on n'en soit pas la ?
 - Ah et bien ça je ne sais pas ! Je ne sais pas, peut être que ça fait peur ? Que ça change trop les choses ? Peut-être parce que ça protège ceux qui ne veulent pas prendre part à cela, et qui protègent jalousement leur bonheur, même si c'est au détriment des autres. Vous savez c'est fragile le bonheur, c'est terrible de le perdre parce qu'on vous en a privé.
Souvent les gens pensent qu'ils sont heureux parce qu'ils ont de l'argent. Sauf que l'argent, il n'y en a pas assez pour tout le monde apparemment. En avoir plus, c'est souvent en laisser moins aux autres.
C'est dommage en fait, parce que le bonheur, il y en a assez pour tout le monde.
Et puis je ne suis pas sûre qu'on nous laisse vraiment réfléchir à ça. Ça remet en cause trop de choses. Alors bon, on n'est pas dans 1984 hein, mais tout de même. Du pain et des jeux qu'ils disaient, aujourd'hui des bullshit jobs et BFM TV ?

ASL

-
- Parlez-nous de la thématique de la violence dans votre spectacle...
 - Il s'agit ici de la violence de la société, des sixties à aujourd'hui. Nous mettons en parallèle ces deux époques, notamment autour de la question du bonheur, au quotidien et au travail aussi. Le faste et le bonheur de la société de consommation rêvée et

véhiculée dans les médias n'a pas beaucoup changé depuis 50 ans. On nous présente nos sociétés modernes comme utopiques alors qu'elles sont complètement dysfonctionnelles.

- Vous avez traité cette question de manière assez douce et subtile, que pouvez-vous nous dire de ce choix ?
- Nous n'avons pas voulu nous positionner en tant que moralisateurs. Le choix de ne pas utiliser le cri ou une représentation directe et frontale de la violence nous est apparue naturelle dans l'écriture du spectacle. C'est un parti-pris dans la mise en scène qui permet de constater et d'ouvrir un propos sur la violence de nos sociétés qui a jusque-là été énormément abordé au théâtre. Cette manière de faire est généreuse et a sûrement plus d'impact sur le spectateur. Sans catharsis, il repart avec ses impressions, qu'il peut alors calquer sur son propre vécu.

EC

MOI 29 ANS À MOI 6 ANS :

- Que veux-tu faire plus tard ?
- Marchand de glace. Je veux avoir une camionnette qui va de rue en rue pour vendre des glaces.
- Pourquoi ?
- Tout le monde aime les glaces. Ça rend les gens heureux.

MOI 29 ANS À MOI 8 ANS :

- Qu'est-ce que tu voudrais faire comme métier ?
- Je veux être maçon.
- Maçon ?
- Je veux construire des maisons. Je connais plein d'outils et je sais comment faire du ciment.

MOI 29 ANS À MOI 10 ANS :

- Quelle vie te fait rêver ?
- J'adore l'eau. J'adore nager. Je voudrais être un poisson. Nager avec les baleines. Je voudrais faire de la plongée, pouvoir rester le plus longtemps possible sous l'eau sans respirer. Être cétologue, peut-être.

MOI 29 ANS À MOI 17 ANS :

- Et maintenant quel métier vas-tu choisir ?
- J'aime lire, j'aime le théâtre. Mais je suis incapable de choisir ce que je veux faire. Je me sens trop jeune pour savoir ce que je veux faire de ma vie. J'ai peur de m'enfermer et de devoir faire la même chose toute une vie.

MOI 6 ANS À MOI 29 ANS :

- Te souviens-tu de ce qu'on te disait ?
- Que ce n'était pas un vrai métier, marchand de glace.

MOI 8 ANS À MOI 29 ANS :

- Te souviens-tu de ce qu'on te disait ?
- Que maçon, ça n'existait pas, que c'était un métier d'homme.

MOI 10 ANS À MOI 29 ANS :

- Te souviens-tu de ce qu'on te disait ?
- Que vivre en mer, ce n'était pas une vie.

MOI 17 ANS À MOI 29 ANS :

- Te souviens-tu de ce qu'on te disait ?
- « Un métier, c'est pour la vie, il faut bien choisir ».

MOI 6 ANS, 8 ANS, 10 ANS, 17 ANS À MOI 29 ANS :

- Qu'est-ce que c'est le bonheur ?
- Le bonheur c'est aller nager. C'est manger une glace. En servir aux autres. C'est observer des chantiers de construction. Tout transformer chez moi. Le bonheur c'est de lire en livre. Jouer. Aller au théâtre. Le bonheur c'est de ne pas avoir de sentiment

d'enfermement. C'est faire tous les jours quelque chose qui nous passionne. Donner du sens à ce que l'on fait. Ne pas avoir un métier, un « travail », mais une passion.

MOI 29 ANS À MOI 90 (?) ANS :

- Suis-je capable de changer de vie ? Comment fait-on pour vivre l'esprit léger ? Ne pas avoir de regrets ? Rester passionnée toute une vie ?
- A quoi ressemble le monde, la société, le travail ?

...

Toutes ces questions dont je n'ai pas envie d'entendre de réponse. Les imaginer, les changer, me laisser surprendre, lutter peut-être, me révolter, douter : tout cela me semble tellement plus passionnant.

FP

-
- Comment allez-vous ?
 - Êtes-vous bien installée ?
 - Êtes-vous heureuse ?
 - Quelle sensation vous traverse-t-elle en ce moment ?
 - Quelle image voyez-vous quand vous fermez les yeux ?
 - Donnez-moi les mots qui vous habitent.
 - Quelle odeur a l'air que vous respirez ? Quel est le sentiment que vous voulez partager ?
 - Aimez-vous être en vie ?
 - Aimez-vous la vie ?
 - Aimez-vous travailler ?
 - Le travail vous fait-il peur ? envie ? honte ? horreur ?
 - Aimez-vous aimer ?
 - Le ciel gris vous plaît-il ?
 - Avez-vous peur du tonnerre ?
 - Quel personnage avez-vous préféré ?
 - Qui auriez-vous voulu être ?
 - Aimez-vous vous déshabiller ?
 - La nudité vous fait-elle peur, envie, plaisir ?
 - Que signifie pour vous le dénuement ?
 - Y a-t-il un dénouement possible ?
 - Quand ? Quelle est la fin ? Y a une fin ?
 - Qu'avez-vous aimé dans ce spectacle ?
 - Êtes-vous heureuse ?
 - Où êtes-vous le plus heureuse ?
 - Qui vous rend heureuse ?
 - Qu'est-ce qui vous rend heureuse ?
 - Aimez-vous les questions ?
 - Préférez-vous les réponses ?
 - Qui se cache sous vos vêtements ?
 - Avez-vous envie de vous raconter ?
 - Aimez-vous qu'on vous raconte ?
 - Êtes-vous là, maintenant ?
 - Êtes-vous partie ?
 - Avez-vous peur du temps qui passe ?
 - Qu'est-ce qui vous fait dire que vous êtes heureuse ?
 - Est-ce que ça va ?
 - Ça va ?

JG

-
- Olivier Py, bonjour vous venez de découvrir...
 - Arrêter ce ton idiot, on est plus dans les sixties chez Guy Lux, Simone Garnier et Léon Zitrone.
 - Excusez-moi je reprends. Olivier Py, bonjour, vous venez de découvrir « J'abandonne une partie de moi que j'adapte », quel sentiment en gardez-vous ?
 - Je proteste bien sûr : il y a plagiat. Le nu sur scène c'est moi. C'est mon festival, et je...

- Je vous arrête tout de suite. Est-ce que vous pourriez parler du spectacle plutôt que de vous ? Cette nudité à retrouver pour réinventer une vie neuve ?
- Oui, vous voulez parler de cet architecte défroqué qui veut surfer à poil ? Mais non de Dieu, Dieu n'est pas dans les vagues. Dieu est dans le jardin, dans mon jardin, il nous attend
- Olivier Pire (vous permettez que je vous appelle Olivier Pire ?)
- Je vous en prie, ça lubrifie mon ego.
- Olivier Pire, que pensez-vous de cette liberté que le théâtre national Wallonie-Bruxelles a choisi de laisser aux spectateurs, d'imaginer lui-même son propre échappatoire au capitalisme ?
- Liberté mon cul, si je peux me permettre. Moi je sais. Au diable le doute (Il se signe au niveau de la braguette). Pour trouver le chemin de rédemption, nul besoin de montrer sa quéquette. Il faut mouiller le maillot de postillons, de sueur, de larmes, battre sa coulpe et se laisser souiller et marcher dessus.
- Olivier Pire, vous n'avez pas peur de désespérer Billancourt ? (NDLR : référence inopérante pour les Belges et les moins de 50 ans).
- Pas du tout : il nous faut accepter la violence des riches comme une épreuve nécessaire à notre salut.
- Mais le droit au bonheur n'est-il pas un droit légitime pour chacun ?
- Il n'y a pas de bonheur individuel, sauf le mien. Le bonheur est collectif, dans la communion.
- Mais enfin, la finance toute-puissante, la collusion du monde des affaires avec la classe politique, le cynisme des banquiers, vous les détestez autant que cet architecte dépouillé ? Est-ce que Justine Lequette n'a pas réussi le spectacle que vous avez raté ?
- Je n'ai pas de leçon à recevoir de Justine Quéquette, ni d'un peuple qui s'est échoué en demi-finale.
- Olivier Pire, mais... vous nous quittez déjà ?
- Oui, je file à la Scierie refaire ma première scène : je vais remplacer mon faux Vermeer par l'Origine du monde et demander au prêtre de rentrer nu en prison. Amen !

JNM

-
- Madame, Madame !?
 - Oui...
 - Ca va ?
 - Oui...
 - Vous savez où on est, Madame ?
 - ... Au cloître des Célestins... En Avignon...
 - Non Madame, on est à Paris, on est à Sainte-Anne madame.
 - Ah ! Ici aussi il y a des spectacles dans des églises ? Je viens pour Iphigénie, c'est ici Iphigénie ?
 - Madame, c'est un hôpital, madame.
 - Ha
 - Vous savez pourquoi vous êtes là ?
 - Non
 - Et quel est votre dernier souvenir madame ?
 - ...
 - Où étiez-vous hier ?
 - ... J'étais en Belgique, j'ai vu un spectacle, qui parlait du bonheur, qui parlait du travail.
 - Ha oui du travail ? De votre travail ?
 - Non ça questionnait notre société, le modèle de société contemporaine, des années soixante à nos jours. Ça questionnait le bonheur, et est ce qu'on peut trouver le bonheur au travail ? Est ce qu'on peut s'épanouir, s'ouvrir, est ce que le travail nous permet de vivre dignement ?
 - Et alors, il en dit quoi ce spectacle ?
 - Il n'en dit rien. Enfin si, il nous renvoi aux limites du progrès techniques, à la limite de la croissance, de la société de consommation. Parce que la croissance, le toujours plus, ce modèle qui fait fonctionner notre société, le monde d'aujourd'hui, qui est le moteur de l'économie, qui génère des points de PIB, des emplois ; il ne nous rend pas heureux monsieur !
 - C'est ce que dit le spectacle ?

- Oui, il parle de l'obsolescence programmée, des ouvriers qui font un travail si parcellaire qu'il n'a pas de sens, de la glorification de la précarisation en vue de s'adapter au rythme du progrès technique, de cette jeunesse qui ne veut plus de ces emplois dont le sens ne leur parle pas, de la douleur au travail, du mal-être que peut procurer le travail, de comment il peut nous éloigner de nos idéaux, de comment il peut nous faire mal.
- Le travail peut faire mal madame ? Qu'entendez-vous par là ?
- Mais Monsieur ! Vous le savez bien que le travail fait mal ! Il y a la douleur physique de l'ouvrier, l'arthrose mais pas que monsieur.
Quand votre travail n'a plus de sens. Quand vous avez tellement de travail que vous n'arrivez plus à le faire. Quand on vous demande de faire tout et son contraire. Quand on vous demande de faire des choses qui vont à l'envers de vos valeurs. Quand le travail prend trop de place. Quand il n'y a plus que le travail dans votre vie. Quand vous avez tellement de travail que vous ne faites que ça. Vous y restez jusqu'à minuit, vous commencez chez vous au lever, vous arrivez plus tôt et vous êtes déjà en retard sur ce que vous devez réaliser dans la journée. Lorsque vous allez aux toilettes -lorsque vous en avez le temps- vous prenez votre téléphone pour rédiger un mail. Vous allez tellement vite, que vous le laissez tomber dans les toilettes. Vous tirez la chasse vous n'avez pas le temps de le repêcher.
Et puis peu à peu vous n'avez plus le temps de rien. Vous ne faites que ça. Vous y pensez chez vous. Vous y pensez sous la douche. Vous avez toujours un papier et un crayon pour prendre des notes au cas où vous oublieriez quelques choses. Et la nuit, vous y pensez la nuit. Vous y pensez tellement la nuit que vous ne pouvez pas dormir. Vous y pensez tellement fort que pour dormir vous êtes obligés de mettre la télé pour faire taire ces pensées !
- Ah oui c'est violent, c'est un débordement. C'était donc une pièce violente ?
- Non... Très calme ... Assez douce même.
- Hummm ... Peut-être peut-on alors dire que c'est le propos qui était violent ? Vous avez ressenti cette violence ?
- ...Non ...Non
Maintenant que vous le dites, je le perçois, mais non, ça ne m'a pas paru violent. C'est quelque chose que je sais, que j'ai intégré, contre lequel je me bats. Le fait de me le montrer, de me le dire, ne me semble pas violent. Je n'y ai pas vu la violence.
- Vous êtes sûr ?
- Oui... Pourquoi me posez-vous cette question ?
- Parce que ... Vous vous rappelez que vous êtes à l'hôpital madame ?
- Oui ...
- Vous êtes ici parce qu'on vous a retrouvé en train de crier sur le directeur d'Avignon : « Mais pourquoi tu es nu ? » « Tu n'as pas besoin d'être nu. » « Ce n'est pas nécessaire ».
- Ah bon ?
- Vous pouvez m'expliquer pourquoi ?
- ...
- Vous avez vu quelqu'un nu ?
- Oui... les comédiens... au spectacle...
A la fin celui qui raconte le Burnout de l'architecte, il se met nu. Il se met nu parce qu'il fait un burnout et qu'il pette les plombs, qu'il ne se souviens plus de rien. Il se balade nu dans un parc.
- Ah oui, ça vous a choqué ? Ça peut être choquant la nudité.
- Mais non, ça ne m'a pas choqué. C'était assez beau, assez esthétique même. Mais ce n'était pas nécessaire, il nous le racontait déjà. Ça m'a gêné, pas parce que ça m'a choqué, ça m'a gêné parce que ça venait troubler l'écoute de ce témoignage. Parce que les mots étaient déjà assez forts. Parce qu'on peut exprimer la folie autrement. Parce qu'au théâtre je n'aime pas voire exactement ce qu'on me dit. Parce que ça m'a sortie de la poésie de ce spectacle.
Et puis ils se mettent tous nu à la fin. Il y en a trop au théâtre, on en a trop vu TROP.
- Peut-être que c'était aussi pour symboliser le dénouement et le dénuement du comédien ? Non ? Vous ne croyez pas ?
- Mais on n'a pas besoin de voir des acteurs nus pour sentir ce dénuement, cette implication. Ils pourraient juste s'interpeller par leurs prénoms...
Ce n'était pas nécessaire.

Ce n'était pas nécessaire.

Ce n'était pas nécessaire.

Leur jeu, leurs mots dans leurs bouches m'étaient suffisant. Leur poésie m'était suffisante. Leur sincérité m'était suffisante.

LiD

- Bonjour, bonjour Laëtitia déjà ça va Laëtitia ?
- Euh oui Ça va !
- Détendez-vous Laëtitia tout va bien, imaginez qu'on se connaît depuis longtemps.
- D'accord.
- Première question : Comment vous sentiez-vous avant le spectacle ?
- Très euphorique, on sortait du Barrio ou l'on regardait le match de foot.
- Ah ! et vous adorez le foot ?
- Absolument pas, j'adore l'alcool. Non je plaisante. J'adore partager du temps et des émotions avec les gens.
- Parfait, et donc dans cette salle de spectacle pour en revenir au propos comment vous sentiez-vous, je vais même être plus précis : votre bonheur si vous deviez donner un chiffre, un pourcentage ?
- Je dirais 85%.
- Et pourquoi ?
- Je venais de passer un bon moment que je devais quitter, pour découvrir un spectacle inconnu dans un lieu que j'aime beaucoup, il me manquait une personne à mes côtés même si j'étais très bien entourée et en plus l'actrice me plaisait déjà à l'avance.
- Ah justement qu'est-ce que cette « intro » vous a fait ressentir ?
- Je suis partie directement en enfance. Avec ses interrogations oui j'étais la petite fille chiante avec ces pourquoi, pourquoi ! Pourquoi ? Je me suis tout de suite senti à l'aise. Le cœur prêt à recueillir ce qu'on allait lui donner.
- Vous avez été déçue ?
- Absolument pas, c'était parfait.
- Les questions évoquées pendant le spectacle vous on « plu » ?
- Alors, oui mais surtout comment elles ont été amenées : passer par le bonheur pour arriver aux défauts de la société, cette fluidité, cette légèreté, cette vérité. C'est du théâtre comme ça que j'aime. Cette forme de militantisme est pour moi la plus forte, car quand on va dans la rue pour montrer notre mécontentement on ne nous entend pas. Et quand on subit ça on devient violent, du coup on crie, on se déchire, on se fait mal. Et là à nouveau on ne nous entend pas. Alors on faiblit, on se sent si inutile, si abandonné par le monde, par la société. Tout ça pour dire que cette façon de militer est la plus belle et c'est celle-là qui doit être vue par les gens d'en haut.
- Magnifique !
- Mais en même temps les gens d'en haut eux non plus ils n'ont pas la solution, aucun modèle n'est parfait. Ou alors les gens d'en haut sont tous des connards s'ils ont la solution et qu'ils nous ne la donnent pas. Oh pardon ! C'est possible de couper la dernière phrase. Oh pis non, je ne m'autocensure pas.
- Parfait, parfait ! Revenons-en à votre taux de bonheur pendant la pièce.
- Je pense que ça ne se mesure pas en fait, parfois même on ne sait pas qu'on est heureux avant d'être malheureux. Et parfois même c'est nous-mêmes les responsables du « malheureux ». Notre tête, notre cœur nous oblige à nous enfermer. Quoique l'ennui c'est bon pour se retrouver, être nostalgique dans le bon sens du terme. Oh c'est dur vos questions. Il n'y a pas qu'une vérité. Il y a des nuances, mais globalement cette pièce été géniale. Oh ! J'ai une autre question. Désolée de prendre votre place.
- Ce n'est pas grave.
- Si c'était une couleur, laquelle je choisirais ?
- C'est une bonne question.
- Toutes sauf le rose, car la vie n'est pas rose et en plus j'aime pas le rose. Ah mince ! c'est peut-être pour cela que je n'aime pas cette couleur.
- Merci Laëtitia.
- Je voulais juste ajouter, j'adore les metteuses en scène.

LF

- C'est quoi le bonheur pour vous ?

- Je ne sais pas... c'est une question compliquée... est-ce qu'on peut vraiment définir le bonheur ?
- Alors, si vous préférez, qu'est-ce qui vous rend heureuse ?
- Ce qui me rend heureuse ?
- Oui. Quand avez-vous été heureuse pour la dernière fois ?
- Eh bien, pas plus tard qu'hier soir. J'étais allée voir un spectacle. Un tourbillon qui m'a entraîné hors du temps. J'ai ri, j'ai été ému, je me suis questionné. J'ai été touchée dans ce qu'il y a de plus intime en moi... Ressentir des choses, sortir du quotidien, peut-être que cela mène au bonheur ou y contribue.
- Vous n'êtes pas heureuse au quotidien ?
- Peut-être que j'oublie de me poser la question...
- Quel est votre quotidien ? Pouvez-vous me le décrire ?
- Il est simple, banal... Je me lève, je me prépare, je vais au travail. Je rentre le soir. Parfois, je vais voir des amis ou les parents...
- Est-ce que le travail vous rend heureuse ?
- Eh bien, j'ai la chance de faire un travail qui me plaît, dans lequel je peux m'investir. Alors oui, je pense que cela doit contribuer à mon bonheur.
- Le travail est donc l'une des clés du bonheur ?
- Je ne sais pas. Mais je pense qu'il est plus facile d'être heureux lorsqu'on fait un travail qui a du sens pour nous, que lorsqu'on se lève tous les matins en se disant que l'on va passer les huit prochaines heures à faire quelque chose qui nous ennuie, nous déplaît, à se sentir inutile.
- Donc pour trouver le bonheur, il faut le chercher à la fois dans le quotidien et en sortir ?
- Il faut peut-être le chercher partout oui. On ne sait pas si on le trouvera un jour et c'est cela que j'ai ressenti hier lors de la pièce. On le cherche dans le travail, la vie conjugale, la vie familiale. Les comédiens nous font traverser les générations et l'on voit bien que tous, nous le cherchons comme nous pouvons. A l'excès peut-être aujourd'hui, en essayant de le quantifier, de l'analyser... en essayant de modeler la société afin d'atteindre un idéal de bonheur que l'on souhaite nous vendre, mais qui ne nous rendra pas plus heureux en définitive...
- Alors, qu'est-ce qu'on fait ? Ou plutôt qu'est-ce qu'on peut faire ?
- S'arrêter un instant... souffler... prendre le temps... le temps de ressentir, d'être ému... de s'ouvrir aux autres. De profiter d'un sourire, d'un regard dans une société qui nous toujours plus vers l'individualisme. De demander aux autres si ça va et de se poser la question à soi-même en cherchant une vraie réponse.
- Alors, je vous pose la question : ça va ?
- Eh bien... j'ai vu hier « J'abandonne une partie de moi que j'adapte » et... oui... ça va.

LG

- Hey moi-même ça va ?
- Oui, ça va. Ah non tiens merde, ça me reprend. Cette angoisse de spectateurs irraisonnée qui me dit qu'il faut que je sorte de cette salle. Trop de boîte noire, d'enfermements, de paroles... Il faut que je sorte.
- Non mais arrête de déconner là, il est vachement bien ce spectacle il faut que tu raccroches. Allez respire, calmement, au pire la sortie est dans deux rangs sur la gauche, tu n'as que trois personnes à déranger pour sortir et on est déjà à la moitié du spectacle.
[...]
- Tiens tu vois ça valait le coup de rester, c'était beau non ?
- Oui c'était beau. C'est beau. C'est beau la manière dont ils nous livrent l'urgence de leurs questionnements, avec douceur et exigence.
C'est beau parce que l'on n'a pas à se demander si on a eu raison de venir. C'est beau car il n'y a rien de gratuit dans ce spectacle, de facile et que tout se joue là devant nous. C'est beau comme le théâtre qu'on aime, que l'on glisse au fond de sa poche et que l'on garde avec soi pendant longtemps. C'est beau comme ces corps silencieux qui se dénuident et qui se supportent dans un dernier cri silencieux...
- Alors ça va aller ?
- Oui ça ira, on n'est pas tout seul...

LUD

Chronique estivale de Radio Yéyé, 15 juillet 1960.

- « Bienvenue sur Radio Yéyé, nous allons aujourd'hui interroger des gens dans la rue. Monsieur êtes-vous heureux ?
- Mais c'est bien sûr ma petite dame !
- Et vous Madame êtes-vous heureuse ?
- Oh je ne sais pas trop...oui plutôt.
- Oui je suis heureux à 49,99%.
- Comment pourrais-je être heureux ? Je travaille à l'usine, je n'ai pas le temps de voir ma femme et mes enfants. Cessez de m'importuner. Vous les journalistes, pseudo-sociologues, ne valez pas mieux que ceux qui nous gouvernent !
- Oui j'essaye tout du moins. Je suis heureuse de fumer une cigarette et voire un verre de vin rouge. De lire un livre de ma bibliothèque et de twister en écoutant le poste de radio. Heureuse de porter cette robe fleurie et de me mettre nue.
- Et vous Madame la journaliste, êtes-vous heureuse ?
- Ça va...ça va...ça va...ça va... »

Chronique estivale de Radio Avignon, 15 juillet 2018.

- « Bienvenue sur Radio Avignon, nous allons interroger des gens à la sortie de la représentation de « J'abandonne une partie de moi même que j'adapte ». Monsieur êtes-vous heureux d'avoir vu ce spectacle ?
- Oui bien sûr.
- Et vous Madame qu'en avez-vous pensé ?
- Oh je ne sais pas trop...c'était plutôt bien.
- Ouais c'était pas mal, je suis convaincu à 49,99 %.
- Non je ne suis pas « heureux » de ce que j'ai vu. Je suis là pour la travail, je n'ai même pas le temps de voir ma femme et mes gosses. Vous n'importunez de toute façon...retournez à BFM parler de la coupe du monde de football !
- Euh c'est Radio Avignon Monsieur, ce n'est pas..
- Oui je suis heureuse de ce que j'ai vu. Heureuse d'avoir vu cette scénographie à base de fumée de cigarette et de vin rouge. De livres dans la bibliothèque, de twist et de poste de radio. De robe fleurie et de mise à nu.
- J'ai aimé rire – j'ai aimé être touchée par ces thèmes intemporels. Nous étions tous égaux : le couple d'étudiants, le cinéaste, le sociologue, le politicien, le patron, les ouvriers, l'architecte qui a vrillé, Rémi, Benjamin, Jules, Léa...nous...moi.
- Pour répondre à votre question et vous l'aurait compris...oui je suis heureuse de m'être sentie vulnérable face à ces questions qui me touchent, d'avoir été chamboulée par une mise à nu qui m'a renvoyé à la mienne. Ici, j'ai abandonné une partie de moi et il me tarde de l'adapter.
- Et vous Madame, vous avez également vu la pièce, quel est votre ressenti sur ce que vous avez vu ?
- Ça va...ça va...ça va...ça va...»

LZ

Journaliste
Mademoiselle.

La demoiselle
Oui.

Journaliste
Vous un moment ?

La demoiselle
Ben ... Y a mes copines là.

Journaliste
C'est pour FR3 Provence.

La demoiselle

Ok, pour le match ?

Journaliste

Non, la pièce de théâtre.

La demoiselle

Ok, je suis bien là ?

Journaliste

Superbe, vous avez quel âge ?

La demoiselle

18, je les ai eus en juin et là je passe mon permis. J'attendais ...

Journaliste

Vous avez aimé le spectacle ?

La demoiselle

Oui, surtout à la fin quand ils se foutent à poil.

Journaliste

Plus sérieusement.

La demoiselle

Ben, j'ai bien aimé la fille sur la balançoire. C'est cool. On aurait dit ma sœur. Elle pose toujours des questions à la con.

Journaliste

Vous aimez le théâtre ?

La demoiselle

Non, c'est juste qu'on a eu des places. J'avais jamais été au théâtre. Il faisait chaud dehors mais là c'est climatisé.

Journaliste

Jamais été au théâtre ! Avignon quand même !

La demoiselle

Ben Avignon, moi j'y vis depuis que je suis née, alors.

Journaliste

Ça parle de bonheur cette pièce et des années 60. Ça vous a parlé ?

La demoiselle

Moi j'étais pas née en 60. Ca fumait beaucoup à cette époque !

Journaliste

Et le bonheur ?

La demoiselle

Qui le bonheur ?

Journaliste

Ça parle de bonheur. Ça vous parle le bonheur ?

La demoiselle

J'ai pas le temps là. On va bouffer au grec avec les copines.

Journaliste

Deux minutes. Le bonheur c'est quoi pour vous ?

La demoiselle

Ben ... Déjà on a gagné la coupe du monde.

Journaliste

Et encore ?

La demoiselle

J'en sais rien moi. Un boulot, un mec et une baraque. Dans l'ordre que tu veux.

Journaliste

C'est ce que vous voulez ?

La demoiselle

C'est ce que veut mon père. Et que je rentre pas trop tard. Salut.

Journaliste

Vous reviendrez au théâtre ?

La demoiselle

Si t'as des places, why not ! J'y vais là

NB

- Bonjour, je vous cueille à la sortie de ce spectacle pour ne pas vous demander votre avis.
- Merci je n'aurais pas su vous parler.
- Et moi puis-je vous en parler puisque vous ne m'avez pas posé la question ?
- Allez-y je vous entends.
- J'insiste pour partager mon plaisir. J'ai reçu ce spectacle comme un cadeau, une drôlerie autour de thèmes aussi conventionnels que sont l'amour, le travail, le bonheur. Un éclairage dynamique de sujets convenus avec des questions que je me pose quasi quotidiennement. Ici toutes les facettes y sont finement représentées, avec une justesse dans tous ses traitements.
- Si vous aviez à ne pas choisir un sujet qui vous est cher, lequel serait-il ?
- Sans doute je ne parlerais pas du travail. Car bien qu'il ait été avec le bonheur le fil conducteur des saynètes qui s'enchaînent, je ne saurais résumer quelles ont été les propos, tant ils étaient diversifiés et riches. Ils nous ont amenés à réfléchir joyeusement, sans réponse établie, sans solution. Parlant de thématiques universelles, ils nous renvoient à notre intimité, à mon intimité.
- Racontez-nous...
- Il y a une quinzaine d'années, j'ai essayé de dessiner des fleurs dans un cahier et d'en faire un métier. Mais pression familiale, sociale, difficulté d'assumer, problème de créativité. Je retourne dans une voie plus convenue. Mais qui finalement ne convient pas. Donc une nouvelle rupture et plutôt que les dessiner je vais les planter ces fleurs du bonheur. Et pour revenir au spectacle c'est cela qui m'a véritablement touchée, ce juste équilibre entre des gens qui n'étaient ni heureux ni malheureux. Le constat tranquille et efficace que le bonheur n'est jamais définitif. J'aime à croire qu'il est multiple et éphémère même si on l'aimerait unique et permanent parce que ce serait tellement plus simple.
- On ressent des violences dans ce spectacle (sociale, familiale...). Quelle a été la plus dure pour vous ?
- Moi je n'ai vu aucune violence même dans les sujets difficiles et noirs, j'ai vu que la douceur. La violence est apparue à la fin comme une incompréhension de ce dénuement final. Tout avait été tellement divers et riche, pourquoi conclure sur cette uniformité ? J'ai été déçue de cette fin que je n'ai personnellement pas trouvée à l'image du spectacle. Les réponses sont tellement multiples et on nous laisse finalement croire qu'il n'y a qu'une voie.

NJ

- Bonjour, vous venez d'assister à la pièce « J'abandonne une partie de moi que j'adapte ».
- Oui, en effet.

- J'aurais aimé connaître votre ressenti sur ce spectacle. Est-ce qu'il vous a émue, touchée, dérangée, questionnée... ?
- Eh bien... c'est difficile à exprimer. Je dirais qu'elle m'a réconciliée avec le théâtre présenté à Avignon. En même temps, je note que ce spectacle était présenté dans le cadre du OFF.
- Effectivement. Pourriez-vous m'expliquer pourquoi vous vous sentez réconciliée ?
- Je ne me suis pas ennuyée. Je n'ai jamais perdu le fil. Je me suis sentie proche des comédiens. J'aime peut-être les spectacles intimistes. Les propos qui ont été développés nous touchent forcément : le bonheur, le travail, les relations...
- puis-je vous poser une question personnelle ?
- (Hochement de tête timide)
- êtes-vous heureuse ?
- Oh... comment ça ? Heureuse, là maintenant ? Ou en général ?
- Ah... vous me posez une colle... eh bien commençons par « maintenant ».
- OK, eh bien... je peux déjà vous dire que je ne suis pas malheureuse...
- Ce qui est déjà un bon début...

IL POURRA TOUJOURS DIRE QUE C'EST POUR L'AMOUR DU PROPHÈTE

Lundi 16 juillet
15h
Gymnase
Saint-Joseph

Durée : 1h30

Véritable oratorio théâtral, Il pourra toujours dire que c'est pour l'amour du prophète fait se rencontrer, de manière performative, paroles d'exilés, jeunes comédiens et composition électro-acoustique. à la suite à de nombreux entretiens avec des personnes fuyant pour des raisons identitaires, politiques, les guerres ou les intolérances de leurs pays, le franco-iranien Gurshad Shaheman a réalisé avec le créateur sonore Lucien Gaudion une oeuvre scénique singulière. Une quinzaine

d'acteurs partagent une parole qui circule à travers la salle, récusant toute mise en scène réaliste. Un partage des récits et des fragments de vie qui transforme l'espace en labyrinthe sonore. Le spectateur assiste à l'expression de la présence, où tout geste, même infime, est essentiel et accueille ces existences, ces traversées prises entre violence et amour, corps torturés et corps aimés. Avec ce nouveau spectacle, Gurshad Shaheman affirme un art de la perception et du témoignage où le théâtre passe par les sens.

Gurshad Shaheman

Formé à l'École régionale d'acteurs de Cannes et de Marseille, Gurshad Shaheman a travaillé comme acteur, assistant à la mise en scène ou traducteur du persan. Pourama Pourama créé à partir de 2012 et composé de trois volets (Touch me ; Taste me et Trade me) impose une écriture performative à la fois éloge des sens et primauté de la présence sur un plateau. Gurshad Shaheman a joué récemment Hermione dans Andromaque mis en scène par Damien Chardonnet-Darmaillacq, et dans AK47 dirigé par Perrine Maurin, adaptation du roman d'Olivier Rohe.

Avec **Marco Brissy Ghadout, Flora Chéreau, Sophie Claret, Samuel Diot, Léa Douziech, Juliette Evenard, Ana Maria Haddad Zavadinack, Thibault Kuttler, Tamara Lipszyc, Nans Meri eux, Eve Pereur, Robin Redjadj, Lucas Sanchez, Antonin Totot**

Texte et conception **Gurshad Shaheman** Dramaturgie **Youness Anzane**
Son **Lucien Gaudion** Scénographie **Mathieu Lorry Dupuy**
Lumière **Aline Jobert**
Assistanat à la mise en scène **Thomas Rousselot**
Collecte de paroles **Amer Ghaddar**

Production Festival Les Rencontres à l'échelle / Les Bancs Publics (Marseille)
Coproduction Centre dramatique national de Normandie-Rouen, Pôle Arts de la Scène - Friche la Belle de Mai, Festival d'Avignon, Le Phénix Scène nationale de Valenciennes pôle européen de création, CCAM Scène nationale de Vandoeuvre-lès-Nancy, Festival Passages et Théâtre de Liège dans le cadre du réseau Bérénice soutenu par le programme Interreg V Grande Région, École régionale d'acteurs de Cannes-Marseille
Avec le soutien de la Villa Médicis Hors les Murs - Institut français, La chambre d'eau (Le Favril)
En partenariat avec France Médias Monde

Consigne d'écriture

Vous rendez compte du spectacle de Gurshad Shaheman en sollicitant la mémoire visuelle, auditive ou affective. Chaque participant entame la litanie des impressions par : « Je me souviens de...que...etc » à la manière de Georges Perec avec une liberté totale d'inspiration. Lors de la restitution, la lecture à voix haute sera chorale.

Objectifs à atteindre

Cet exercice très formateur permet à chaque spectateur-scripteur de faire émerger les « souvenirs » du spectacle vu en convoquant ses sens. L'exigence du « Je me souviens » soutient toute la force du souvenir visuel, auditif ou affectif, ce qui évitera les jugements péremptaires et donnera lieu à des impressions mêlées de rire et de gravité. Par ailleurs, le flash-back a pour but d'alimenter les convergences ou divergences de l'adhésion à la représentation théâtrale à laquelle on a assisté.

Je me souviens d'une grande traversée.

Je me souviens D'ABORD de LA LENTEUR DES TENEBRES,
Je me souviens de sombrer avec tous les spectateurs et les artistes dans l'encre noire des ténèbres,
Je me souviens d'une fontaine de voix qui coulait lentement sans interruption,
Je me souviens des reflets de son eau qui laissaient tout voir depuis les ombres des guerres aux lumières des amours,
Je me souviens après de la déambulation libre d'un corps d'homme au centre sur le bit de « i feel love »,
Je me souviens de silhouettes mieux éclairées et mieux dirigées qui s'écoutaient ensemble mais sans se regarder.

Je me souviens ENSUITE des DEPARTS EN GROUPE,
Je me souviens d'une grande multiplicité de pays, de sexualités, de déchirements politiques,
Je me souviens de l'unicité de ces destins,
Je me souviens de sentir que dans leurs traversées ces individus migrants continuaient à affronter les dangers de leurs identités,
Je me souviens de mes larmes continues à l'écoute de la lecture, d'une lettre dont je ne comprenais pourtant pas la langue étrangère.

Je me souviens ENFIN d'UNE ARRIVEE INNACHEVEE,
Je me souviens de valises qui s'allègent progressivement de leurs possessions,
Je me souviens du défi du lâcher prise dans la vie et du besoin de se centrer sur l'essentiel, même dans le mouvement,
Je me souviens de ce sentiment brûlant et sourd de l'attente des retrouvailles avec la moitié encore aimée mais abandonnée,
Je me souviens d'une invitation impérieuse de s'accommoder des gens du nouveau présent pour faire l'amour pour se sentir vivre,
Je me souviens de la voix de Joséphine Baker qui nous tirait le bras pour entrer dans la danse du « c'est si bon ».

Je me souviens
QUE JE NE VOULAIS PAS ME LEVER POUR SORTIR,
QUE je n'allais plus poser le même regard sur ces identités mouvantes migrantes et flamboyantes,
QUE j'ai moi aussi du lâcher prise à traverser pour mieux embrasser avec d'autres le présent pour demain...

AG

Je me souviens d'avoir mal vécu la lenteur, la longueur, la douleur.

Je me souviens que mon esprit s'est égaré, revenant sur les formations des volontaires en service civique où nous faisons intervenir la présidente du CGLBT Rennes, femme transgenre. De son engagement, sa volonté de parler, de sensibiliser, de questionner mais jamais de choquer ou de trop dévoiler.

Je me souviens de ce public acquis et empathique qui n'est qu'une frange de la population, puis de me souvenir avec émotion que "les gars" aka les détenus du CP Rennes vezin, avaient choisi unanimement avec force bienveillance, parmi une sélection de 12 films documentaire, de projeter celui qui parlait d'intersexualité.

Je me souviens d'avoir rejeté l'immobilisme, au sens propre en craignant le figuré.

Je me souviens d'avoir été en colère contre le metteur en scène de ne pas faire plus, de ne pas hausser la voix avant de revenir dessus aujourd'hui puis de regretter que tous n'aient pas ce riche éclairage de Gilles pour recevoir et accepter la proposition.

Je me souviens d'avoir pensé à la photo du petit Aylan qui avait déchaîné les médias et de cette question faut-il montrer l'immontrable ? Faut-il dire l'indicible ? Et sans avoir trouvé de réponse, je réalise finalement soulagée que se poser la question c'est au moins en parler.

Je me souviens de l'attente avant la spectacle et déjà nous nous disions que visuellement quelque chose allait nous échapper.

Je me souviens de cette longue obscurité.

Je me souviens de ne pas voir qui parlait et de l'aide précieuse de ma voisine qui me guide dans la pénombre presque les yeux fermés.

Je me souviens des jambes interminables et fuselées.

Je me souviens de mes choix d'écouter cette personne plutôt qu'une autre, de mes priorités.

Je me souviens de m'être interrogée tardivement sur les yeux fermés.

Je me souviens que cette interrogation/observation est seulement apparue lorsqu'il y a eu ce témoignage violent sur le tampon et la glue.

Je me souviens de la douce voix et la tendre histoire de ce géant au tshirt de Basket.

Je me souviens de l'overdose de violence et de devoir y échapper par n'importe quel moyen que je n'aurais moi même pas expliquer.

Je me souviens ce gargouillis et cette pensée : « quelqu'un est malade cela ne va pas être beau à voir » puis de me rendre compte que cela fait partie de ce NON Théâtre.

Je me souviens de ce moment suspendu où le jeune homme silencieux s'exprime en mouvant son corps, cet abandon qu'il était bon --> une respiration.

Je me souviens avoir pensé que les comédiens sur scène devaient être dans une concentration extrême pour fermer les yeux + parler en même temps + attendre dans une presque inertie.

Je me souviens de la frustration de ne pas tous pouvoir les écouter.

Je me souviens de mon soulagement de ne pas tous pouvoir les écouter.

Je me souviens que la vie c'est des choix : choix d'écouter, choix d'obstruer certaines paroles, choix de regarder, choix de fermer les yeux et d'ignorer / ignorer les autres pour être réellement soi-même / ignorer les autres car ils peuvent être autant l'Enfer que le Paradis.

Je me souviens de cette romance interdite fumante dans la neige.

Je me souviens l'immigration de mes idées sur le spectacle. Je l'apprécie soudainement suite aux échanges et aux pagaies que Gilles manie avec habileté.

Je me souviens du noir au plateau, intense, de la faible lumière, on cherche les comédiens.

Je me souviens de la chanson « I fell good » et je me remémore Divine en robe moulante rouge.

Je me souviens des motifs noirs au sol, qui forment une ombre et qui connectent les acteurs au plateau.

Je me souviens de la posture très cambrée de la comédienne à droite à l'avant, très « camp ».

Je me souviens des paroles dures très justement interprétées.

Je me souviens de la légèreté de certaines histoires sur des anecdotes d'enfance.

Je me souviens du système sonore, qui a un moment m'a fait croire qu'un spectateur parlait comme un des acteurs derrière moi.

Je me souviens d'avoir été frappé, comme par un coup de poing par cette proposition artistique.

EC

Je me souviens de l'obscurité qui se fait dans la salle. Des halos légers qui me laissent apercevoir une silhouette, puis une autre. Discrètement.

Je me souviens du rythme des voix, comme chuchotées au creux de mon oreille. Une parole qui surgit. Puis une autre. Un mouvement sonore. Un tourbillon. J'entends, mais je ne peux pas tout écouter.

Je me souviens de cette prise de conscience. Ce moment où je comprends que je n'ai pas le droit de m'emparer de ces paroles. Ce moment où je lâche prise. Où je m'autorise à n'écouter que quelques bribes, tantôt d'un côté, tantôt de l'autre.

Je me souviens de cette parole qui circule, de ses mouvements à travers le plateau.

Je me souviens de mon envie d'aller au centre de ce tourbillon léger. M'allonger au centre du plateau, les yeux fermés, pour que ces voix, ces histoires, ces intimités, me soient chuchotées et me transpercent.

Je me souviens d'être touchée par ces personnalités. De mon empathie qui me pousse à vouloir les réunir. A ce que naisse un mouvement qui les réunirait davantage.

Je me souviens du vent qui souffle, des lumières qui jaillissent, du sol en mouvement, du son qui surgit.

Je me souviens que ces personnes ont vécu la haine, l'incompréhension, le rejet, l'innommable. Mais je me souviens surtout des révélations, des amitiés, des amours naissants.

Je me souviens de cet instant où j'ai redressé la tête, les épaules. Cet instant où j'ai décidé de m'imprégner de leurs espoirs, de leurs joies, de leurs forces.

FP

Je me souviens du fauteuil étriqué et inconfortable.

Je me souviens de la première voix que j'ai cherchée à situer, et de mon étonnement quand la deuxième s'y est superposée.

Je me souviens avoir essayé de tout entendre, avoir promené mon regard de gauche à droite, de droite à gauche.

Je me souviens d'une voix d'homme qui m'a parlé à l'oreille. Je me souviens m'être retournée pour le chercher.

Je me souviens de cette petite fille avec un pénis.

Je me souviens de deux mères. L'une aimante élevant un fils se comme une fille, l'autre incapable de protéger son fils contre un père.

Je me souviens de radiateurs et de mains attachées.

Je me souviens du noir et du calme qui m'enveloppaient.

Je me souviens avoir été bercé par des voix, comme une chaude mélodie.

Je me souviens de mots d'amour.

Je me souviens de sensations de désir.

Je me souviens de la beauté d'un jeune homme debout, et de l'amour d'une grand-mère.

Je me souviens d'une coiffure en pétard, d'un T-shirt bleu électrique et d'un baiser fougueux.

Je me souviens d'un parc, d'un corps en sang et d'une porte inconnue qui accueille et prend soin.

Je me souviens avoir été un jour une porte qui accueille.

Je me souviens de ma désespérance.

Je me souviens de gorgées d'eau.

Je me souviens d'un déhanché, d'une longue chevelure, d'un bras qui s'ouvre, d'un corps qui s'allonge.

Je me souviens d'une grande douceur.

Je me souviens qu'en sortant, j'avais envie d'être seul.

JG

Je me souviens du sol d'inox où roulaient par moment des grains de sable.

Je me souviens de la lumière qui semblait déplacer ce sable insensiblement.

Je me souviens, en voyant les comédiens immobiles avoir pensé à des rochers émergeant de la dune.

Je me souviens avoir vu sur la dune le vent feuilleter un livre posé au sol.

Je me souviens de personnages inquiétants qui traversaient les histoires.

Je me souviens d'un barbu effrayant qu'on pouvait prendre en affection.

Je me souviens qu'au milieu des horreurs ça parlait d'amour.

Je me souviens même qu'il y a eu un mariage.

Je me souviens d'un garçon abandonné deux jours à sa douleur avant qu'on le soigne.

Je me souviens des robes des filles, rouge ou noire, avec des motifs printaniers.

Je me souviens les avoir trouvées trop belles pour des vies si noires.

Je me souviens les avoir revus devant le Bario, et de ma surprise de les voir porter les mêmes tenues que sur scène.

Je me souviens d'un tatouage et du seul rire qui soit venu du public de tout le spectacle.

Je me souviens n'avoir pas aimé la musique électro-acoustique, et avoir souhaité qu'elle s'arrête.

Je me souviens n'avoir pas cherché au bout d'un moment, à savoir qui parlait, ni même une fois repéré, à ne pas chercher à le regarder.

Je me souviens avoir compté, machinalement, et les avoir recomptés même.

Je me souviens avoir scruté, comme hypnotisé leur immobilité.

Je me souviens avoir pensé « merci » quand Joséphine Baker a chanté « C'est si bon ».

JNM

Je me souviens qu'avant le spectacle j'ai lu attentivement le programme de salle, que j'y ai relevé la volonté du metteur en scène d'éviter tout spectaculaire, tout jeu, qu'il avait traité les mises en voix en compagnie d'un créateur sonore, qu'il parlait même d'Oratorio.

Je me souviens qu'il n'y aura que 4 témoignages sur la trentaine recueillis lors de son travail documentaire car ça aussi je l'ai lu avant le spectacle.

Je me souviens m'être dit, avant que le spectacle ne commence, que j'en savais peut-être déjà un peu trop, qu'il serait sûrement difficile d'accueillir cette expérience sans penser aux analyses compilées, avant d'avoir ressenti quoi que ce soit.

Je me souviens qu'il est difficile d'entendre ces quatre histoires car les acteurs ne jouent pas, enfin ils ont un jeu statique, ils n'incarnent pas les personnes qui témoignent, ils ne scandent pas, ils énoncent leurs partitions avec neutralité mais suffisamment d'intention pour que l'on perçoive toute l'humanité des textes qu'ils nous rapportent.

Je me souviens qu'il est difficile de comprendre qu'il s'agit de quatre histoires, et de rattacher chaque extrait à un des témoignages car les différents extraits s'enchaînent, sans qu'on sache qui parle car les personnages sont rarement nommés.

Je me souviens qu'il est difficile d'entendre ces quatre histoires car il y a une flopée de comédiens devant nous, 18 ou 17 je crois, et tous nous content une partie d'une histoire, et souvent deux parlent en même temps l'un terminant sa narration l'autre entamant sa partition.

Je me souviens avoir ressenti de l'énerverment à ce moment précis car je ne pouvais tout entendre, même si une certaine musicalité se dégageait de cette polyphonie, le sens m'échappait et j'aurais voulu tout entendre, c'était agaçant, frustrant.

Je me souviens qu'il est difficile d'entendre ces quatre histoires car la salle est grande, on est loin, la pente du gradin pas assez forte pour percevoir qui parle, on est obligé de se raidir de se tortiller sur son siège, la perception devient presque une épreuve.

Je me souviens m'être demandé si on était encore au théâtre, si ce dispositif n'avait pas plus sa place dans une galerie d'Art, un dispositif sans acteur avec des enregistrements ou sous forme de performance pour un petit groupe de personnes qui seraient plus proches de l'espace de « jeu ».

Je me souviens qu'il est difficile d'entendre ces quatre histoires car le contenu de ces témoignages est horrible, ce qu'ils ont traversé est inimaginable, et mis en perspective à « l'accueil » que l'on réserve aux migrants aujourd'hui en France, cela est juste insupportable.

Je me souviens de l'ombre, de la pénombre, de la noirceur, de la terreur, de la douleur de la violence de cette pièce, de ces jeunes comédiens à peine éclairés au démarrage, qui nous donnent à entendre les témoignages de ces réfugiés torturés, conspués, discriminés contraint à s'exiler de leur pays, mis au banc de leur pays car ils aiment autrement.

Je me souviens que ce parallèle, entre cette intensité lumineuse infime et angoissante et l'horreur de ces souvenirs donnés aux spectateurs, ajoute un peu plus à la difficulté d'entendre ces histoires.

Je me souviens que c'est désagréable à entendre, autant désagréable que de prendre conscience que tout cela est réel, que ce que l'on me raconte est réel.

Je me souviens que d'assister à ce spectacle m'a demandé de grands efforts de concentration, surtout au début. Je me souviens qu'ensuite les choses m'ont paru plus fluide, plus perceptible, peu à peu l'inconfort physique, les difficultés de concentration, ont laissé place à

une grande écoute, une grande ouverture de réception. Je me souviens pour autant que la douleur, que l'inconfort, n'a pas disparu. Je me souviens que c'est le texte, l'horreur de ces textes qui a pris toute la place.

Enfin je me souviens du salut, de ce regard que chaque comédien nous a offert ; cet instant, je l'ai ressenti intensément, ils venaient de nous conter quelque chose d'éprouvant, ils ont eux aussi vécu une épreuve - ne pouvant bouger jouant à peine étant simplement les passeurs d'une réalité que l'on souhaiterait irréaliste - et ce regard habité de tant d'humanité, nous rappelait que tout cela est réel.

LiD

Je me souviens du peu.

Je me souviens du trop.

Je me souviens de l'obscurité.

Je me souviens du plateau immobile.

Je me souviens de la neige qui réchauffe.

Je me souviens que le voyage est dur et long.

Je me souviens qu'ils ne voient pas.

Je me souviens d'avoir eu envie de ne pas voir, pas savoir.

Je me souviens de l'horreur.

Je me souviens qu'il crie, qu'elle rit parce qu'elle était la plus belle.

Je me souviens qu'on doit se souvenir qu'il reste l'amour.

Je me souviens qu'il danse...

LuD

Je me souviens de ce profil sensuel qui nous parle de transgenre.

Je me souviens de ma frustration d'entendre le micro se baisser alors que je voulais continuer à entendre cette histoire.

Je me souviens que je me suis dit elle est longue cette intro.

Je me souviens du beau dans l'horreur des textes.

Je me souviens de l'horreur des textes.

Je me souviens de mes efforts pour ressentir ces paroles, yeux fermés, concentration sur une personne, regard ouvert pour voir le tableau dans son ensemble.

Je me souviens des téléphones qui sonnent et qui m'éblouissent.

Je me souviens du danseur mais surtout qu'il s'est arrêté de danser, je ne voulais pas qu'il s'arrête.

Je me souviens que les souvenirs ne sont pas éternels et que je vais oublier ce spectacle malheureusement car il n'a pas atteint mon cœur, et mes tripes.

Je me souviens des 20 minutes de retard, qui m'ont empêché d'aller voir un autre spectacle.

Je me souviens que c'est si bon de partir n'importe où, bras dessus, bras dessous, en chantant des chansons, de se dir' des mots doux, des petits riens du tout, mais qui en disent long.

LF

Je me souviens du noir qui se fait dans la salle.

Je me souviens du bruit, à peine audible, des pas des comédiens rentrant sur scène.

Je me souviens de ces silhouettes qui se dessinent dans la pénombre.

Je me souviens de la lumière qui s'allume et les éclaire avec une extrême douceur.

Je me souviens des voix qui s'élèvent dans le silence pour nous raconter l'horreur.

Je me souviens de ma condition de spectateur, mise à rude épreuve, dans ce flot de paroles ininterrompues dont je ne saisis pas toujours le sens.

Je me souviens de mes yeux qui se ferment et de mon esprit qui s'embrume.

Je me souviens qu'enfin une seule voix s'élève et nous raconte.

Je me souviens de mes entrailles qui se tordent en l'écoutant.

Je me souviens de ce son qui monte et gronde, recouvrant la parole donnée comme une vague qui emporte tout sur son passage.

Je me souviens de cet homme qui danse, seul sur scène.

Je me souviens que je respire.

Je me souviens qu'à nouveau les récits s'entremêlent et que j'ai du mal à suivre.

Je me souviens que je m'interroge.

Je me souviens de cette femme en rouge et de cet homme assis, la tête dans ses bras.

Je me souviens de ce champ et de ce récit dans une langue que je ne comprends pas mais qui résonne en moi.

Je me souviens que je regarde ma montre malgré tout.

Je me souviens de les voir tous sur scène, de les observer tour à tour.

Je me souviens d'un tableau vivant dont se dégageait une beauté de l'immobilité, un esthétisme des corps placés sur le plateau tels les éléments d'une toile abstraite.

Je me souviens de ces yeux qui s'ouvrent et nous regardent enfin, sans qu'aucun mot ne soit prononcé.

Je me souviens de cette musique qui monte et que je reconnais.

Je me souviens d'un homme qui marche d'un pas décidé vers un autre.

Je me souviens de ce baiser. Je me souviens que ça me fait sourire, que ça me fait du bien, même si sur le moment je n'en saisis pas la signification.

Je me souviens que la lumière se rallume.

Je me souviens que j'ai tout de même un peu de mal à revenir à la réalité.

Je me souviens que je me suis dit : « C'est parce qu'il s'est passé quelque chose ».

LG

Je me souviens de témoignages glaçants narrés par des acteurs impassibles afin que seuls les mots ne subsistent.

Je me souviens que ces témoignages font résonner l'histoire des jeunes de mon village natal qui ont tout perdu pour trouver un semblant d'Eldorado.

Je me souviens de la beauté de ces hommes et de ces femmes qui ne laissent pas entrevoir leurs souffrances.

Je me souviens que les histoires s'éteignaient, comme pour montrer qu'elles ne sont pas vraiment entendues et prises en compte.

Je me souviens de cette ambiance sonore qui m'a fait sentir comme étant en plein milieu d'une zone de combat.

Je me souviens que voyager n'est pas toujours synonyme de rêve mais d'exclusion et de malheur.

Je me souviens de plaintes lancées à pleins poumons pour trouver la rédemption.

Je me souviens qu'après avoir vu le spectacle j'aurai souhaité que cela aille plus loin.

Je me souviens d'individualités aux identités fortes.

Je me souviens que malgré tout il faut garder espoir, se souvenir qu'ils dansent, qu'ils chantent, qu'ils s'affirment, qu'ils se battent et qu'ils existent...

LZ

Je me souviens d'un début d'histoire qui me promet un merveilleux voyage.

Je me souviens que son père était pilote mais pas comme Schumacher.

Je me souviens de tous ces corps qui clairement me disent la complexité de l'être.

Je me souviens de cette histoire très lisible malgré le faux bordel de ces cacophonies mélodieuses.

Je me souviens du bonheur de comprendre très vite les clefs du spectacle.

Je me souviens de ma crainte d'un prologue qui va devenir la seule forme.

Je me souviens de ma tristesse de devoir quitter ce voyage.

Je me souviens des quelques moments ou quelques images me reviennent.

Je me souviens avoir perdu les migrants de Calais.

Je me souviens d'une peinture trash, d'une descente aux enfers d'une minorité persécutée.

NB

Je me souviens du noir puis d'une faible lumière qui se balade de comédiens en comédiennes.

Je me souviens de ces paroles difficiles, accolées à des mots d'amour.

Je me souviens d'une danse sensuelle et d'un tampon hygiénique englué.

Je me souviens de la difficulté de suivre un récit à cause des paroles simultanées, de la distance, des faibles mouvements.

Je me souviens d'avoir tardé à comprendre qu'ils avaient les yeux fermés.

Je me souviens avoir moi aussi fermé les yeux pour mieux écouter et pour me reposer.

Je me souviens des corps sans costumes mais avec des vêtements.

Je me souviens m'être un peu ennuyée, avoir voulu que cela se termine plus vite.

Je me souviens de cette chanson qui a résonné dans ma tête bien longtemps après la fin du spectacle.

Je me souviens d'avoir été choquée par la joyeuseté exubérante de la chanson finale opposée à la sobriété des 1h30 que je venais de passer.

Je me souviens avoir encore plus été choquée par ces deux hommes qui s'embrassent, qui viennent m'imposer une image que j'avais jusque-là imaginée, comme la déception d'un film après avoir le livre.

Je me souviens d'avoir mal vu, au dernier rang, obligée de slalomer entre les têtes et donc de ne pas avoir pu profiter pleinement de l'entièreté du tableau présenté.

Je me souviens d'avoir eu très mal aux fesses ce qui n'aide pas à se concentrer pour recevoir un spectacle.

Je me souviens avoir été extrêmement soulagée que cela se termine, de pouvoir enfin retourner à la lumière.

NJ

Je me souviens du noir.

Je me souviens de la lumière.

Je me souviens des ombres.

Je me souviens que la pièce a commencé dans le noir complet et que les comédiens sont apparus peu à peu, comme des touches de peinture.

Je me souviens de la lumière diffusée par les lampes de poche, qui mettait les comédiens en valeur différemment, et qui parfois leur donnait une autre existence.

Je me souviens qu'ils étaient déjà tous sur scène et qu'on ne les voyait pas.

Je me souviens avoir pensé qu'il y avait plusieurs groupes sur scène alors qu'il n'y en avait qu'un.

Je me souviens du rouge, du violet, du jaune, du noir...

Je me souviens des mots qui arrivent, qui touchent, qui questionne, qui bouleverse, qui monte, qui se chevauchent, qui s'efface, que je ne comprends pas toujours.

Je me souviens de mon malaise sur ces textes forts.

Je me souviens de mes sensations lorsque j'ai mis des images sur ce que j'entendais.

Je me souviens de ma colère lorsque j'ai entendu les atrocités que certains êtres humains pouvaient faire à d'autres.

Je me souviens de mon étonnement d'entendre de belles histoires au milieu d'autres si percutantes, poignantes, effrayantes, effarantes.

Je me souviens de ma frustration de ne pouvoir tout entendre et comprendre les textes se chevauchant.

Je me souviens de ma peur lorsque ma voisine d'en face a commencé à s'enfoncer dans son fauteuil se rapprochant de mes jambes, son sommeil l'accaparant.

Je me souviens de mes vaines tentatives pour voir chacun des comédiens qui parlaient.

Je me souviens de mon plaisir lorsque j'ai entendu des voix s'élever pour faire une mélodie.

Je me souviens de mon désir lorsqu'un comédien se mit à danser doucement, puis de plus en plus vite, de plus en plus fort.

Je me souviens de mon envie de me joindre à cette danse pour oublier ce qui l'entourait.

Je me souviens de ce baiser.

DE DINGEN DIE VOORBIJGAAN

Mardi 17 juillet
22h
Cour du Lycée
Saint Joseph

Durée : 2h10

Au centre de la scène, deux très vieux amants attendent la mort, persuadés que personne ne connaît l'horrible secret qui les lie. Leurs enfants et petits-enfants essaient en vain de s'en libérer ; les fardeaux familiaux se transmettent toujours de manière souterraine.

De la société rigide de La Haye, dépeinte dans le roman de Louis Couperus, Ivo van Hove conserve l'atmosphère étouffante, l'aspect tragique. La scène, salle d'attente ou purgatoire, est l'espace de toutes les désillusions, un abîme, emprisonnant les sentiments dont on ne sait plus s'ils s'apaisent ou se déchaînent. Dans une résonance pulsatile, une horloge égrène le temps. Course inéluctable... En noir, les personnages tel un chœur antique portent en eux une angoisse qui prend en étau, bloque les désirs, asphyxie les aspirations. Les émotions parfois délicates restent avant tout crues, souvent abrasives, sans aucun répit pour ce fil générationnel pris au piège. Ivo van Hove, curieux des intuitions si contemporaines de Louis Couperus, a choisi de réfléchir aux moyens d'échapper à son destin, à son héritage. N'y a-t-il pas d'autres formes de relations à inventer en dehors de la classique famille ?

Ivo Van Hove

Directeur du Toneelgroep d'Amsterdam depuis 2001, Ivo van Hove a mis en scène plus d'une centaine de spectacles, pièces de théâtre, adaptations de romans ou de films, musicals et opéras. De Sophocle à Bowie en passant par Shakespeare, Duras, Miller ou Visconti, il crée un théâtre protéiforme, traversé par les émotions humaines où tout prend sens, textes, scène, interprètes, images et musique. Un théâtre de l'urgence, subversif et loin de toute moralisation. Le public du Festival d'Avignon le connaît bien. Sa dernière création dans la cité fut pour la Cour d'honneur du Palais des papes Les Damnés avec la troupe de la Comédie-Française.

Avec **Katelijne Damen, Fred Goessens, Janni Goslinga, Aus Greidanus jr., Abke Haring, Robert de Hoog, Hugo Koolschijn, Maria Kraakman, Majd Mardo, Celia Nufaar, Frieda Pittoors, Luca Savazzi, Gijs Scholten van Aschat, Bart Slegers, Eelco Smits**

Texte **Louis Couperus** Adaptation **Koen Tachelet**
Mise en scène **Ivo van Hove** Dramaturgie **Peter Van Kraaij** Chorégraphie **Koen Augustijnen** Musique **Harry de Wit**
Scénographie, lumière **Jan Versweyveld** Vidéo **Theunis Zijlstra**
Costumes **An D'Huys**

Production Toneelgroep Amsterdam, Toneelhuis
Coproduction Ruhrtriennale

Avec le soutien de Ammodo, Jeroen van Ingen et Jaap Kooijman, Joost Houtman et Jeffrey Ong, Rob et Marijke van Oordt, et pour la 72e édition du Festival d'Avignon : Dutch Performing Arts

Consigne d'écriture

Vous rédigez un dialogue dans lequel vous faites parler deux critiques de théâtre sur la représentation de De Dingen die voorbijgaan où vous passez en revue les qualités et les défauts du spectacle. Vous pouvez varier les catégories d'arguments et les registres (le ton que vous voulez donner à l'entretien).

Objectifs à atteindre

On propose ici un simple dialogue argumentatif dit dialogue platonicien où l'on essaie de revenir point par point sur différents aspects du spectacle d'Ivo van Hove. Pour nourrir l'entretien, l'échange doit reposer sur les différentes composantes de la représentation : le propos d'abord, les thèmes mais aussi toute la mise en scène. Soit le scripteur joue le jeu et rédige un dialogue argumenté soit il détourne la consigne pour privilégier un échange plus vif et plus irrévérencieux...

Gérard

Cher collègue, permettez-moi de revenir sur votre commentaire d'hier soir concernant « l'élégance extrême de cette proposition théâtrale ». Evidemment que la cour du lycée est élégante, mais franchement cette scène vide avec ces larges couloirs de chaises ne participe pas vraiment à faire entrer le spectateur dans l'élégance de cette famille.

Olivier

Pour ma part, je pense que la dominance de l'élégance vient du choix pertinent de Mr Van Hove de révéler la présence par l'absence ce qui reste de cet exercice d'élégance gagne ainsi en pertinence :

- L'ouverture de ce large plateau contient l'archipel de tous les membres de cette fratrie.
- Le minimalisme minéral mais fonctionnel des rangées de chaises, la cohérence d'ensemble des costumes, la langue originale nous transportent dans l'esprit du Nord sans besoin d'artifices supplémentaires.

Gérard

« Le Nord », bien sûr mais heureusement que le voyage de noces dans le Sud nous permet de respirer et de révéler les couleurs de la vie avec la présence des fleurs, de la mer, la sensualité, les plaisirs de la chair et de faire bonne chère. Belle juxtaposition s'il n'y avait pas collé un chant en Anglais par une chanteuse de couleur et américaine.

Olivier

He bien ici nous passons dans la présence par la référence : Nina Simone nous dépeint peu la réalité du Nice de l'époque mais tellement plus l'expression du désir que ces deux amoureux exploraient ludiquement sous l'exemple libérateur de leur tante.

Gérard

Restons donc sur les références et éclaire-moi donc sur la présence des tableaux de plexiglas derrière les rangées de chaises.

Olivier

Les fantômes qui habitent les secrets de famille n'ont pas souvent de visages réels ou communément identifiés.

Ils sont le fruit de l'imaginaire émotionnel de chacun, une tentative d'identifier l'innommable, de lui donner un visage comme ceux dessinées sur le plexiglas par le fils qui porte le lourd secret.

Gérard

Tiens, j'avais oublié ce dernier.

Je me souviens surtout du monologue du dernier fils qui nous parle de tragique coincé entre l'ancienne et la nouvelle famille, ce même tragique qui l'empêche d'agir, lui fait remettre au lendemain l'affrontement avec la vie.

Olivier

Vous touchez là à la substance du propos qui malgré le délitement des familles résonne avec nos propres délitements dans nos familles, nos institutions...

Mais même ici, sur la substance, Van Hove ne fait pas l'erreur de se loucher en imposant trop de distance. Le fait de nous faire nous asseoir sur son vaste plateau pour son jeu de miroir et de nous faire assister à la représentation par devant et par derrière n'ont pas réussi à convoquer mes émotions intimes.

Gérard

Je vous rejoins sur ce point, mais avec une plus grande indulgence.

Nous ne sommes pas là sur une tragédie au sens d'un texte écrit pour le théâtre, mais sur une adaptation d'un roman qui s'ouvre sur un espace symbolique au service du réalisme naturaliste et de ses rapports.

Olivier

Bon je vois bien que nous n'arriverons pas à accorder nos regards.

Veillez m'excuser mais il me reste 20mn pour rejoindre la cour d'honneur pour aller croquer une nouvelle création. Bon festival à vous cher collègue...

AG

Nous sommes deux chroniqueurs de théâtre, on réalise un dialogue argumentatif sur le spectacle vu, sur des points qui ont attiré notre attention.

M

Alors Gérard, toi qui voulais du roman fleuve, j'espère que tu t'es pas noyé !

G

T'es con Maurice... c'est vrai ça tire un peu sur la fin mais bon... En vrai, t'as pas aimé ?

M

Si si, ça m'a bien plu. Mais tu vois, ça me plombe un peu ces histoires. C'est quand même pas la grosse joie ! Du coup je préfère en rire.

Et puis tu vois ça me déprime un peu leurs histoires d'héritage familial. Peu importe ce que tu penses, les choix que tu fais, ça dit toujours quelque chose de ta famille. C'est toujours elle qui t'a mise en dans cet état là en quelque sorte.

G

Tu serais pas un peu mystique toi ? Manquerait plus que tu voies des fantômes.

M

Hey mais tu déconnes Maurice, mais j'ai fait un rêve horrible cette nuit, franchement c'était pire qu'un fantôme. Y'avait Olivier Py qui conduisait un poids lourd à pleine vitesse, tout droit, hyper sûr de lui, et qui se prenait un mur de plein fouet. Le camion était éclaté par terre, complètement foutu, et lui, je le voyais sortir de la cabine, complètement à poil avec du sang partout. Et tu devineras jamais le seul endroit où il était blessé...

G

Arrête...

M

Je te jure, le mec avait son engin raboté de moitié...

G

Roooo t'es degueu Maurice .

M

Et eux là, tu les trouves pas dégueu ?

C'est pas parce qu'y a pas de sang qu'à pas de crime ! Et le pire c'est que tout le monde entretient le silence, bien comme il faut, en se cachant derrière une pseudo morale, des pseudo conventions, et puis derrière ce truc bizarre, la famille.

Ça interroge quand même ! Je veux dire, c'est pas parce que c'est ton sang que ça fait du commun. Tu les as vu tous en noir là, qui arrivent à peine à exister les uns sans les autres ? C'est pas parce que c'est ton père, ta fille, ta nièce que tu les détestes pas ?

G

C'est sur... C'est pas une vie leur histoire ! Tu te vois toi, attendre la mort comme un soulagement, voir les jours passer enfermés dans une vie que t'as pas choisie ?

M

Pfff tu m'étonnes... c'est sûr qu'on est mieux en Avignon ! Puis c'est un peu pour ça qu'on est là non ? Pour penser par nous-mêmes ?

ASL

1- surtitrage--> Nécessité

Monsieur 1er degré

D'un point de vue purement pratico-pratique, il le fallait, sinon le public majoritairement français n'aurait rien compris

Intellectuel

Au-delà de sa nécessité à la compréhension du texte, celui-ci était également nécessaire comme une mise à distance, une respiration afin que ces interrogations angoissantes et cette histoire de famille violente ne nous étouffe pas.

2- Présence sur scène / très peu de sortie de plateau

Monsieur 1er degré

Limiter les déplacements peut s'avérer pratique surtout au vue de l'âge élevé de certains comédiens. De plus, cela permet de rester imprégné de l'intégralité du roman et de ne pas oublier qui est le cousin de la tante de la grand-mère de l'oncle pédophile.

Intellectuel

J'y ai vu me concernant le spectre familial présent partout et nourrissant les problématiques et les angoisses de leurs enfants. Une présence constante, qui nous imprègne et fait de nous ce que nous sommes : des victimes qui n'ont pas pu se défendre.

3- Nuit de noces

Monsieur 1er degrés

Évidemment toutes les nuits de noces sont en Italie avec du champ' des fraises et de la chantilly... c'est la base !

Intellectuel qui se transforme en 68tard

Se défaire loin de sa famille du poids du secret familial qui nous étriquent dans son costume de deuil perpétuel. S'abandonner enfin au bonheur, redevenir des enfants. Envier une histoire d'amour digne d'une télé novela : légère. Le metteur en scène veut sûrement dire aux spectateurs du « IN » que pour être heureux, il faut trouver le bonheur dans les choses simple et arrêter de péter plus haut que son cul.

A la place aspergez le de chantilly et dégustez y quelques gariguettes (oui nous sommes dans le IN tout de même).

EB

- T'en as pensé quoi, toi, du dernier Van Hove ?
- La thématique sur la famille, un peu vue et revue, mais toujours intéressante à traiter. C'est universel. Par contre la scénographie et la mise en scène j'ai trouvé ça magistral. Vraiment élégant, beau. Et toi t'en as pensé quoi ?
- En effet beaucoup de moyens déployés au plateau, mais rien d'inutile ou de fantaisiste. Et le musicien... un régal. Il rythme vraiment la narration, qui, il faut le dire, est assez lente. Il est un acteur de la pièce à part entière. C'est même lui qui est au centre lointain du plateau, toujours présent.
- Ah si, niveau scène, il y a peut-être la fumée qui ne m'a pas paru être une vraie réussite. Peut-être le vent sur le plateau n'a pas aidé à avoir l'effet souhaité. C'était beau mais je n'ai pas accroché sur le symbole.
- Tu déconnes ! La fumée était parfaitement intégrée. On aurait dit une brume qui montrait le temps qui passe, qui envahit les espaces personnels.
- Oui... si tu veux...
- Et le miroir du fond ? Purée, c'est quand même bien d'avoir des moyens et du goût, tu trouves pas ?
- Si. C'est quand même culotté de vouloir ouvrir encore plus un espace aussi grand. Mais ça fonctionne. Et c'est élégant pour cacher l'écran blanc. Le miroir fait disparaître la structure quand ça pivote.
- Oui c'est beau ça et ça doit coûter une blinde. Mais que veux-tu, il n'y a quasiment qu'ici que l'on voit ça. Et sans être un caprice. On ne peut décidément rien reprocher à Ivo.
- C'est clair.

EC

JM

Nous sommes en direct du festival d'Avignon. Il est minuit trente et nous nous trouvons dans la cour du Lycée Saint-Joseph à l'issue d'une représentation de la dernière création d'Ivo Van Hove.

A nos côtés, Agnès, qui refuse de quitter le gradin.

Après de nombreuses réclamations des ouvreuses pour qu'Agnès quitte la salle, cette dernière nous a expliqué pourquoi elle refusait catégoriquement de sortir.

Jean-Pierre, pouvez-vous nous en dire plus à ce sujet ?

JP

Oui, effectivement, la salle est vide excepté la horde d'ouvriers et ... Agnès. Mais j'attire votre attention sur le plateau et cette scénographie remarquable de Jan Versweyveld : un immense miroir recouvre le fond de la scène et s'y reflétait, il y a une heure encore, le public de cette salle mythique du festival d'Avignon.

A l'heure actuelle ne s'y reflète plus que le visage d'Agnès, qui a découvert avec horreur ses rides et ses cheveux blancs. Cette marginale vit depuis soixante ans maintenant sans miroir, car elle ne supportait pas se voir vieillir et espérait, naïvement, au fond d'elle, qu'elle resterait éternellement jeune si elle évitait tout contact avec un miroir.

JM

On imagine facilement à quel point cela a dû être éprouvant au quotidien. Les nombreuses précautions à prendre à chaque instant : vitrines des magasins, des voitures, miroirs dans les ascenseurs, etc.
Mais dites-moi Jean-Pierre, d'où vient cette croyance absurde ?

JP

Et bien, Jean-Michel, celle-ci a évoqué un étrange secret familial.

A suivre...

FP

-
- Tu retiens quoi ?
 - Ah ben la largeur des sièges : ça crée une espèce de tuilage entre les corps des spectateurs, un peu comme pour les textes de « Il pourra toujours dire que c'est par amour du prophète ».
 - Non, mais je veux dire sur scène !
 - Ah ! Ben alors c'est la lenteur. « Des choses qui passent » qu'ils disent, certes, mais elles passent pas vite !
 - Oui mais en même temps on peut pas traquer les choses qui encombrant leur vie depuis 60 ans sans prendre le temps justement. Et toi la première image qui te revient ?
 - Euh, le noir : les costumes noirs, les amours qui tombent en cendres noires, la mort toujours présente, le chemin de fer projeté en noir et blanc.
 - T'exagères, moi j'ai vu de la couleur, au moment du dessert.
 - Au moment du dessert ?
 - Oui pour le fraisier chantilly !
 - T'es vraiment con ! On te parle d'un secret qui ravage une famille complète pendant 60 ans, et toi tu retiens les mamelons à la crème.
 - Ben en même temps, on a mieux vu le pantalon à l'envers foutré de Chantilly que la drôle d'horloge qui bat la breloque au fond du plateau.
 - Et ton personnage favori ?
 - Les fantômes ! Les fantômes que la vieille voit dans ses hallucinations de remords. Ce sont les personnages principaux. Et toi ton personnage préféré ?
 - Ah ben moi c'est la mère, celle qui roule des pelles à ses garçons, qui change de mari chaque fois qu'elle croise un Aldo Maccione. Elle est toujours en train de vouloir se débarrasser de quelque chose et en même temps en quête d'autres choses.
 - Et le décor ?
 - Bon, si tu veux, cette espèce de hall de gare de la mort avec ses chaises alignées c'est fort quand même.
 - Je te les laisse. Moi je prends le miroir basculant de fond de scène : c'est quand même la première fois dans le IN qu'on montre la beauté des poutrelles et des projecteurs comme si on était dans les cintres.
 - C'est toi qui es cintré.
 - Et, imagine le cauchemar : le miroir à bascule dans « Pur présent ». Gros plan sur les néons au père PY.
 - Arrête tu me fais peur !

JNM

Jean-Pierre Gaillard

Jean-Pierre Gaillard en direct d'Avignon devant la cour du lycée Saint-Joseph.

Nous assistons à une remonté fulgurante du naturalisme au théâtre tous les indices sont aux verts.

Les investisseurs c'Art 40 ne s'y sont pas trompé en proposant le texte de cet auteur hollandais dans le In. On peut prévoir à l'ouverture du théâtre impériale de Tokyo une chute phénoménale de l'indice du Nö et de la théâtralité du ressenti.

Thierry Roland

Alors là, non Jean-Pierre, je vous arrête. On est en plein retour du symbolisme, je dirais même une course folle du symbolisme. On a pu constater une échappée, dès le début du spectacle, avec cette présence du noir qui fut peu à peu rejoint par le peloton. En témoigne cette froideur du jeu des acteurs, un jeu d'une technicité folle, chorégraphié au millimètre qui termine la remontée au sommet du symbolisme -et non au naturalisme Jean-Pierre- par l'âge des acteurs qui est très différent de celui des personnages !

Jean-Pierre Gaillard

Cette incursion est bien faible mon cher Thierry,
Des nouvelles nous parviennent de l'autre côté de l'atlantique. Déjà sur la place de Broadway le music-hall se dévalue, c'est une dégringolade. Le Radio City Hall a commencé à fermer ses portes. Tout le monde achète des actifs de scène de sexe où les acteurs sont nus et se frotte vraiment. C'est un signe fort mon cher Thierry, car même le puritanisme américain est touché de plein fouet. La tendance est à la vérité, j'en veux pour preuve que Disney incorporation vient tout juste de faire une OPA offensive sur le rôle spectrale d'Otilie.

Thierry Roland

Mon cher Jean-Pierre, chers auditeurs, ne vendaient pas le symbolisme avant la fin du spectacle...

Car oui au lointain, on assiste à l'arrivée de l'esthétisme. Il attaque de l'envers du miroir : le voyage n'est qu'une image de chemin, la mort de l'assassine est amplifié par des images abstraites...

OoOoh mais que le jeu est construit, on assiste à présent à une splendide percée, une percée qui nous viens des cintres. Alors qu'on attendait une neige digne des tempêtes glaciaires, c'est une pluie de cendres qui s'abat sur le plateau de la cour du Lycée Saint-Joseph. Et sur scène, oui, les acteurs entament une chorégraphie onirique. Les personnages se protègent de la culpabilité de cet acte criminel en ce chapeautant de parapluie. Le pendule s'arrête quand le secret est révélé. Le fils témoin dessine son mal-être tel le cri de Munch et oui c'est le buuuuuuuuuuuut le symbolisme vient de marquer. Le coup de sifflet final n'est plus loin. Le musicien nous indique qu'il n'y aura pas d'arrêt de jeu. C'est le noir. Les acteurs saluent.

Le symbolisme a gagné, le symbolisme est champion ! ! ! !

LiD

-
- Bonjour à tous, bienvenue sur radio dodo.
 - La radio qui vous fait dormir.
 - Aujourd'hui petit conseil, petit tuto.
 - Sur comment s'endormir alors que nous avons des vilaines images en tête.
 - Oui cela n'est pas toujours évident, attention je ne parle pas de choses qui vous sont arrivées mais d'images qu'on vous à envoyées et qui ne vous quittent plus.
 - Alors pour cela que nous faut-il ?
 - Un petit éventail
 - Pour vous éventer si vous avez chaud
 - Des lunettes de soleil, un coussin et 2 places pour De Dingen Die Voorbijgaan.
 - Spectacle joué en Avignon actuellement. Dans la cour du Lycée Saint Joseph
 - Vous allez me dire pourquoi 2 places ! Et bien tout simplement pour allonger ses jambes.
 - Effectivement dans cette salle, nous sommes très serrées.
 - Oh oui ! très serrées.
 - Pareil le petit coussin c'est pour mettre sur le siège.
 - Comme ça pas de bobo aux fesses.
 - Une fois que vous êtes confortablement installé écoutez les trompettes et laissez vous guider.
 - Si jamais le sur-tritage et les lumières vous font mal aux yeux, mettez vos lunettes de soleil.
 - Personne ne vous en voudra, ni ne vous en tiendra rigueur.
 - Ensuite laissez-vous emmener vers le chemin de la lenteur réconfortante.
 - Parfois même pesante
 - Oui !
 - Ecoutez ce petit tictac d'horloge.

- Tictac tictac tictac.
- Et laissez-vous bercer par ces voix douces.

LF

-
- Bonjour à tous, bienvenue sur radio Ventoux en direct aujourd'hui de l'École du spectateur à Avignon. Nous allons revenir sur la représentation à laquelle nous avons assisté hier soir, cette pièce au nom difficilement prononçable que l'on pourrait traduire par « Les choses qui passent ». Il s'agit d'une adaptation d'un roman d'un auteur hollandais, un drame familial qui prend place dans une famille bourgeoise au début du XXe siècle. Qu'en avez-vous pensé ?
 - Eh bien, écoutez, je n'ai pas adhéré. Lenteur extrême, barrière de la langue, anachronisme des costumes, absence de réalisme dans le décor, ce n'est pas possible !
 - Je ne peux pas vous laisser dire ça ! La lenteur dans les déplacements des personnages contribue à l'évocation du temps qui passe, elle nous renvoie à ces deux personnages qui attendent la mort depuis tant d'années ; elle s'harmonise avec le bruit incessant de l'horloge qui égrène les secondes.
 - Non, excusez-moi mais je ne suis pas du tout convaincu par cette mise en scène. Pourquoi ce grand miroir et cette absence de décor ? On s'attendrait à retrouver l'intérieur d'une maison bourgeoise.
 - Parce que nous sommes dans une tragédie contemporaine ! Au contraire de ce que vous dites, la mise en scène est très pertinente ! Ces chaises placées le long de la scène, sur lesquels les personnages viennent s'installer, renvoient encore à l'attente ! Les costumes noirs, la lenteur, rendent compte de l'austérité de cette famille, de ces personnages hantés par leurs actes. Et vous parlez de la barrière de la langue mais le dispositif de sur titrage était plutôt bien pensé.
 - Ah oui, si vous arrivez à avoir un œil sur l'écran et l'autre sur les comédiens !
 - Vous exagérez ! Je concède que ce n'est pas évident mais il était tout à fait possible de suivre.
 - Vous dites que j'exagère, mais je vais vous poser une question : avez-vous été ému ?
 - Et bien j'admets que malgré la grande qualité de la mise en scène et la maîtrise du jeu des comédiens, je ne peux pas dire que j'ai réellement été ému. Certaines paroles ont fait écho à des questionnements intérieurs, mais il y a eu tout le long une distance qui m'a laissé à l'extérieur. Cela ne m'empêche pas de reconnaître la grande qualité de la proposition.
 - Très bien, il est temps pour nous de clore le débat. Je vous remercie et vous souhaite à tous une excellente journée.

LG

-
- On était vachement mal assis non ?
 - Si, y'en a marre sérieux, 30 balles la place pour être mal assis...
 - Oui, mais c'était bien non ?
 - Bah je ne sais pas, les sous-titres ça me laisse toujours un peu perplexe... Tu passes la moitié du temps à essayer de te raccrocher au texte et tu perds quand même pas mal du jeu des comédiens. En plus, si tu veux te laisser porter par la langue et t'abandonner un peu dans les mots tu ne pipes carrément plus rien. Enfin, au moins ça t'oblige à rester focus.
 - Oui mais en même temps c'est beau aussi d'avoir accès à un autre univers artistique, à d'autres auteurs. La lecture, elle devient mécanique au bout d'un moment non ?
 - Et puis pour l'abandon dans la langue est-ce que c'est grave de ne pas tout comprendre ? Les corps le porte aussi ce texte.
 - Tu exagères le néerlandais c'est quand même hyper accessible comme langue...
 - Les corps... c'était quand même hyper austère comme univers non ? Je dirais même un peu glauque...Le jeu des comédiens, la scénographie m'ont vraiment mise à distance pas toi ?
 - L'univers est froid oui, glacé parfois même mais en nous laissant à distance il nous place en spectateur externe de ce drame familial, comme un observateur malsain qui ne s'implique pas dans l'histoire. Il utilise aussi vraiment le décalage et l'humour (la scène avec Aldo, la relation de la mère avec ces enfants, la nuit de nocces...) pour nous rattraper durant toute la pièce.

Non moi ce qui m'interroge plus c'est le choix du roman comme support de base. Je ne suis pas sûre qu'il n'aurait pas pu faire le même travail avec un objet théâtral tu ne trouves pas ?

Pas tellement...déjà il faudrait se demander qu'est-ce que le théâtre (je ne répondrais absolument pas à cette question ici) et qu'est-ce qui fait qu'une parole est plus théâtrale qu'une autre ? Pour moi, l'important c'est l'envie de dire, tout est théâtre tant qu'il est justifié.

- Mouais, elle est facile ta réponse...
- Oui, je sais.

LUD

- « Cher confrère, si tu devais résumer cette pièce en 3 mots ?
- Je dirai élégance, deuil et sobriété. Et toi ?
- Secret, discorde et crème chantilly bien sûr !
- Haha, tu ne manques pas d'humour mon brave ami !
Tu as des idées précises pour écrire ta chronique ? J'ai peur que la mienne soit trop noire.
- Oh tu sais, je vais essayer de désacraliser cette tragédie familiale sans pour autant l'omettre puisque le tragique était fort présent. Je vais parler d'amour je crois. L'amour simple et passionné du sud de la France, l'amour du nord effroyable qui pousse au meurtre, celui qui empêche de rester seul. Et de crème chantilly bien sûr !
- Personnellement j'ai plutôt envie de m'attarder sur la mise en scène. La pluie, comme du sable noir, le pendule comme indicateur temporel, l'attente représentée par ces deux rangées de chaises qui se confrontent, ces tableaux en mouvement ou inanimés qui reflètent les émotions des personnages.
- C'est vrai que j'avais l'impression de regarder un film avec cette mise en scène, un film noir. Puis les surtitres ont accentué cet effet. Tu savais que c'est la première pièce en langue étrangère à laquelle j'assiste ? Je ne savais pas trop à quoi m'attendre mais j'ai réussi à suivre c'est déjà pas si mal ! Et puis je suis entré dans l'histoire dès le départ, j'attendais avec impatience le dénouement, comme dans un film je te dis !
- Ah oui, c'est vrai que tu es encore novice mais c'est aussi pour cela que j'aime échanger avec toi avant d'écrire mes chroniques.
- Tu t'es bien rattrapé là !
- Oui oui je sais...et tu as pensé quoi du jeu d'acteur ?
- Je les ai trouvés bons, très bons. Moi qui pensait que j'arriverai pas à me faire un avis à cause de la barrière de la langue. J'étais dans l'histoire, je croyais au fait qu'Otilie ait 97 ans, que c'était une vraie famille sur scène. Qu'ils s'aimaient, parfois trop. Qu'ils se déchiraient, souvent trop.
- Oui ce n'est pas faux. Par contre j'ai un peu flippé quand Lot et Elly se sont foutus à poil. Mais je l'ai vécu comme une tranche de vie tout à fait naturelle qui avait sa place dans cette scène.
- Pour ma part j'ai été gêné, pas choqué, mais gêné par la relation mère-fils borderline, par l'oncle incestueux. Mais au final, je retiens que cela donne du relief aux personnages.
- C'était esthétique et prenant. Je pourrais écrire tous les jours sur des spectacles comme celui-là.
- Effectivement, je suis heureux de terminer MON festival d'Avignon sur « Les choses qui passent ». Mais je t'avoue que toute cette crème chantilly m'a bien donné faim !
- Pfff...tu n'en loupes pas une toi ! »

LZ

A

Il y a tellement de belles notes dans notre langue de Molière et tellement d'auteurs d'histoires magnifiques. Quelle idée cet auteur Néerlandais et cette langue aux mots qui raclent

B

Quel préjugés ! La langue c'est comme un instrument. Il faut savoir entendre différents instruments.

- A
En musique, les instruments cohabitent, s'harmonisent et ça finit par te faire pleurer.
- B
Depuis Babel, on n'a pas su mélanger nos langues, nos cultures et nos couleurs...
Dommage !
- A
Tu connais l'auteur ? Même pas référencé sur Amazon. Et l'histoire, c'est léger.
- B
Léger, convenu, déjà vu
- A
Mais la vie c'est un peu ça non ? L'essentiel c'est pas l'histoire mais comment on la raconte.
- B
Absolument pas ! Un bon film c'est d'abord une belle histoire et accessoirement une belle histoire. Je suis plu squi disait cela mais je trouve qu'il a raison. Moi pour m'intéresser il me faut une belle histoire et si possible en Français.
- A
Stop avec ces préjugés !
- B
OK, bon on y va.
- A
Où ça ?
- B
Je vous invite, ils jouent Shakespeare à l'école du spectateur.
- A
En Français.
- B
Sans moi, Shakespeare ça s'écoute en Anglais.

NB

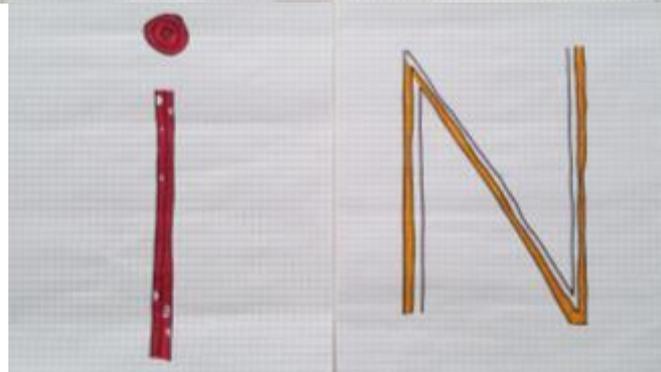
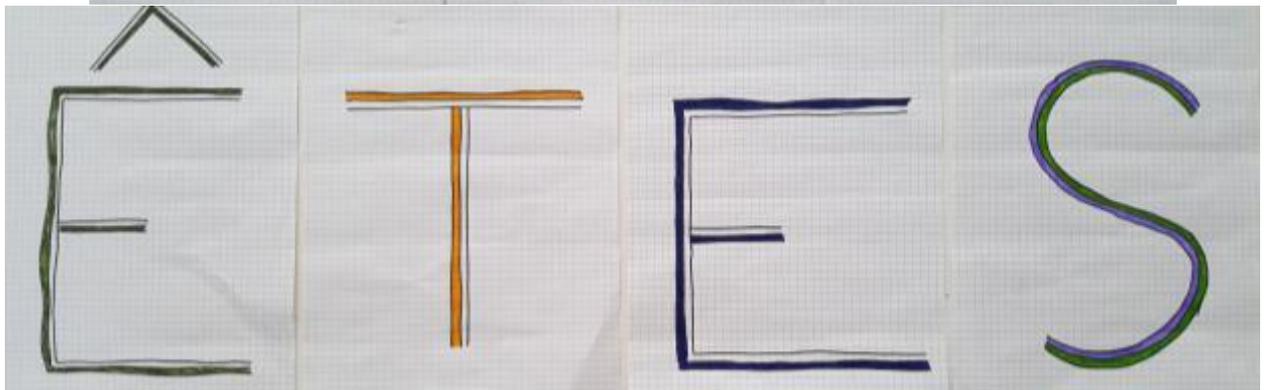
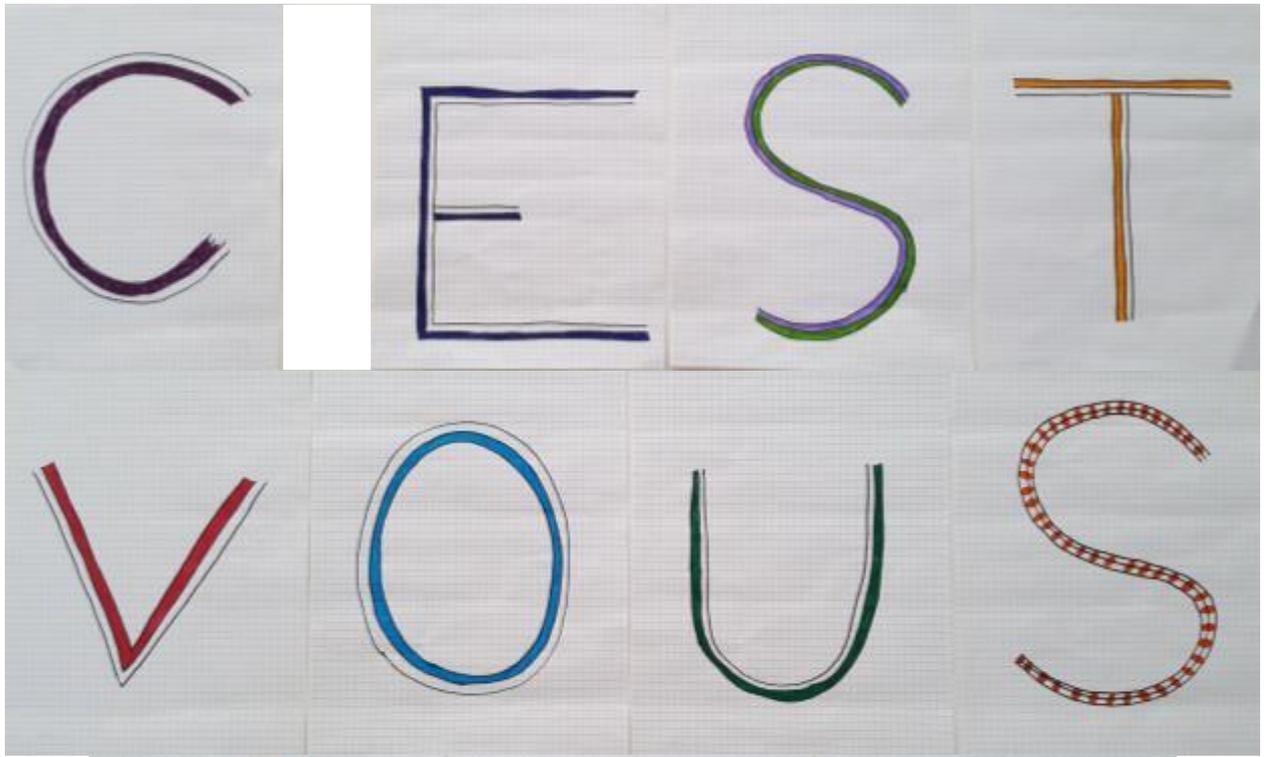
-
- Alors ?
 - Youha ! C'était dense. Il va falloir gérer un peu avant d'en parler.
 - Tu trouves ? Moi j'ai trouvé cela d'une simplicité épurée parfaite.
 - Moi aussi j'ai adoré. Je crois que je suis encore sous le choc. Un peu anesthésiée par la lourdeur des propos. Je crois que moi aussi je porte le poids de ses secrets de famille.
 - Je suis d'accord pour dire que les thématiques sont éprouvantes. Mais le traitement est tellement juste, simple et maîtrisé ! La distance est parfaite entre les acteurs et les spectateurs, ni trop dans l'intime ni pas assez.
 - Oui mais c'est tout de même dur de lire et ressentir à la fois. J'ai quand même parfois eu la sensation de louper des choses. Ou plutôt, j'ai eu la frustration de ne pas pouvoir être attentive au texte et aux visages.
 - Au début j'ai eu le même sentiment puis j'ai lâché prise et cela est devenu plus simple. Et puis notre cerveau s'habitue à la gymnastique. À la fin j'avais presque l'impression de parler flamand.
 - Ouais... enfin en tout cas les propos sont universels.
 - Alors là je te rejoins. Hormis l'opposition Nord-Sud cette histoire peut se dérouler n'importe où sur le globe et à n'importe quelle époque.
 - Au niveau de la temporalité je ne suis pas si catégorique. Bien que le metteur en scène ait donné de la modernité à l'histoire. Je pense que certaines choses encore présentes

- dans le spectacle ont malgré tout évolué avec le temps. Par exemple, les mariages de convenance sont moins prégnants, l'image des femmes aussi a changé.
- Changements et évolutions d'accord il y a eu. Mais des efforts sont encore à opérer. Dans certains milieux et certaines cultures il y a même presque eu des retours en arrière.
 - Les libertés sont tellement fragiles. Mais la vieillesse c'est pour tout le monde pareil. On la connaît plus ou moins dans son entourage, on l'expérimentera ou pas. Mais elle porte en elle toutes les contradictions de la vie : désirée et rejetée.
 - Elle est dans ce spectacle traitée en toile de fond pour tous les personnages. J'ai aimé le choix du metteur en scène d'en illustrer toutes les contradictions dont tu parles avec des comédiens jeunes pour jouer des personnages âgés.
 - Moi le rôle de Steyn m'a particulièrement perturbé. J'en n'ai été presque choquée.
 - Mais tu es tellement vieux jeu.
 - Eh oh ! C'est pas parce qu'on n'est pas d'accord que je dois avoir tort. Après tout cette tragédie ne nous montre-t-elle pas aussi que les sentiments n'ont pas de raison ?

NJ

- Aujourd'hui, nous allons parler du spectacle « De dingen schrrkrbr... », bref « le temps qui passe ».
- Je vois bien votre désarroi lorsque vous avez voulu prononcer le titre de la pièce que nous avons vue hier soir ! Il s'agissait d'une pièce en néerlandais.
- Effectivement ! Heureusement, la magnifique organisation technique qui s'occupe du festival d'Avignon dirigé par Olivier Py roi de la technique, a pensé à surtitrer le spectacle ! Quelle magie ! Même quand les micros n'étaient pas branchés, on pouvait lire ce que les comédiens avaient prononcé à voix mon amplifiée.
- Quelle prouesse technique ce spectacle ! Des micros qui captent le bruit d'horloge, le son des pôles musicaux, la pluie de papier qui tombe... et je ne vous parle pas du mur de miroirs qui tourne comme un poulet à la broche, de la brume verte qui rappelle les feux follets et bien d'autres encore.
- Bon, nous avons parlé de la technique, mais je voulais aussi souligner ce grand travail autour des costumes.
- Je vous rejoins, quelle audace ce camaïeu de noirs tout plus noirs les uns que les autres et ce blanc pur à côté de cette robe aux tons fleuris. Mais je pense que le costume le plus novateur était le bikini en chantilly (à noter, il existe une version caleçon pour hommes).
- Quelle innovation ! Je pense que nos plages cet été auront un côté enneigé.

SD





Laïque et indépendante, la Ligue de l'enseignement réunit des hommes et des femmes qui agissent au quotidien pour faire vivre la citoyenneté en favorisant l'accès de tous à l'éducation, la culture, les loisirs ou le sport.

Des centaines de milliers de bénévoles et plusieurs milliers de professionnels se mobilisent, partout en France, au sein de près de 30 000 associations locales et d'un important réseau d'entreprises de l'économie sociale.

Tous y trouvent les ressources, l'accompagnement et la formation nécessaires pour concrétiser leurs initiatives et leurs projets.

Tous refusent la résignation et proposent une alternative au chacun pour soi.

Rejoignez-nous...

**Stage « connaissance du théâtre »
dans le cadre du Festival d'Avignon**

Photos : Ligue de l'enseignement

Conception : Ligue de l'enseignement

www.laligue.org